

Remarques
de
**MONSIEUR
LANCELOT**
pour la défense
de la
langue française

avec une préface de
M. ABEL HERMANT
de l'Académie française

E. FLAMMARION
EDITEUR - PARIS



Remarques
de Monsieur Lancelot

OUVRAGES D'ABEL HERMANT

de l'Académie française

Chez le même éditeur :

ROMANS

CAMILLE AUX CHEVEUX COURTS.

SERGE.

LA MARIONNETTE. — « SECONDES CLASSES ».

LE ROMAN DE LOUP.

ERMELINE.

LES CONFIDENCES D'UNE AÏEULE.

LES FORTUNES DE LUDMILLA.

LA DAME DE LA GUERRE.

LE PETIT PRINCE. — LA CLEF.

PHILI OU PAR DELA LE BIEN ET LE MAL, conte moral.

SOUVENIRS DU VICOMTE DE COURPIÈRE.

MONSIEUR DE COURPIÈRE MARIÉ.

HISTOIRE AMOUREUSE DE FANFAN.

HISTOIRES HÉROÏQUES DE MON AMI JEAN.

LA VIE A PARIS (1916).

LA VIE A PARIS (1917).

LA VIE A PARIS (dernière année de guerre : 1918).

LA VIE LITTÉRAIRE (Tome I).

LA VIE LITTÉRAIRE (Tome II).

THÉÂTRE

L'ESBROUFE.

Remarques
de
**MONSIEUR
LANCELOT**
pour la défense
de la
langue française

avec une préface de
M. ABEL HERMANT
de l'Académie française

E. FLAMMARION
EDITEUR-PARIS

*Il a été tiré de cet ouvrage
dix exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 4 à 40,
et soixante-cinq exemplaires sur papier vergé
pur fil Lafuma,
numérotés de 41 à 75.*

**Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.**

**Copyright 1929,
by ERNEST FLAMMARION.**

PRÉFACE



la demande générale — et par extraordinaire, cette réclame, qui sent un peu la province, n'est pas un impudent mensonge, —

M. Lancelot réunit en un volume ses remarques « pour la défense de la langue française », que depuis cinquante-deux semaines exactement il a publiées chaque samedi dans le supplément littéraire du *Figaro*.

Il me demande une préface. Comment ferais-je pour lui répondre : « Non » ? Je ne pense pas, avec Brid'oison, « qu'on peut se dire à soi-même ces sortes de choses-là » ;

mais rien, entre nous, ne me paraît si peu utile qu'une préface de moi pour lui.

Quel supplément de crédit lui apporte mon témoignage ? Si j'ai en ces matières une autorité, c'est à la sienne que je le dois, parce que l'on raconte que nous sommes les deux doigts de la main.

L'objet coutumier d'une préface est de justifier le livre qui vient ensuite. Mais qu'est-il besoin de démontrer que M. Lancelot a eu raison de partir en guerre, et que même il n'était que temps ? Ce qui le prouve, mieux que je ne saurais faire, c'est le monceau des lettres qu'il a reçues depuis un an, de tous les coins de la France et de tous les pays de langue française, de nos colonies, voire de nos colonies pénitenciaires, enfin, du côté de chez les barbares, j'entends des véritables étrangers, qui parlent des langues que nous ne comprenons pas si nous ne les avons apprises, et qui ne comprennent pas naturellement la nôtre, mais qui ont la bonne volonté de l'apprendre.

Ne cédon pas à l'irritation trop légitime que nous causent les *Cook's tourists*, et gar-

dons-nous, en ceci du moins, de la xénophobie. Rappelons-nous que Fénelon, lorsqu'il adjurait l'Académie de faire l'un des deux pensums où l'obligeaient ses statuts, savoir, après le dictionnaire, une grammaire française, alléguait d'abord ce motif : « Elle soulagerait beaucoup les étrangers, que nos phrases irrégulières embarrassent souvent. L'habitude de parler notre langue nous empêche de sentir ce qui cause leur embarras. »

Je ne résiste pas au plaisir de poursuivre la citation, bien qu'elle m'éloigne un peu de mon objet et ruine, en conséquence, la sévère économie de cette préface. Mais j'estime ainsi que Socrate, chaque fois que cela m'est commode, qu'un homme libre doit être le maître et non l'esclave du discours.

Fénelon ajoute :

« La plupart même des Français auraient quelquefois besoin de consulter cette règle : ils n'ont appris leur langage que par le seul usage, et l'usage a quelques défauts en tous lieux. Chaque province a les siens ; Paris n'en est pas exempt. La cour même se res-

sent un peu du langage de Paris, où les enfants de la plus haute condition sont d'ordinaire élevés. Les personnes les plus polies ont de la peine à se corriger sur certaines façons de parler qu'elles ont prises pendant leur enfance, en Gascogne, en Normandie, ou à Paris même, par le commerce des domestiques. »

Nous nous tiendrions fort heureux aujourd'hui si « les personnes les plus polies » ou soi-disant telles ne prenaient des habitudes de langage vicieuses et ignobles que « par le commerce des domestiques ». Nous sommes, au demeurant, du même avis que Fénelon, sauf que nous l'exprimerions avec plus de verdure, et nous croyons que « la plupart des Français auraient besoin de consulter cette règle ».

Mais ils ne demandent pas mieux ! La correspondance innombrable de M. Lancelot en est la preuve. Ce succès palpable et, si je puis dire, pondérable, n'a pas étonné sa modestie. D'avance, il n'en doutait point. Il n'ignore pas que les disputes de grammaire ont toujours passionné les Français. Non pas tous.

Ceux précisément qui font métier d'écrire se flattent de savoir, en quelque sorte a priori, « écrire et parler correctement » (qui est la définition même de la grammaire). Ils demandent, avec hauteur ou avec aigreur selon le caractère de chacun, de quoi se mêle ce M. Lancelot ; et ils le boudent ; ou même ils affectent de s'obstiner aux fautes qu'ils commettaient naguère par mégarde, et que maintenant ils commettent exprès, pour lui apprendre à les reprendre.

Je sais un confrère, que par charité je ne nommerai pas, qui n'écrivait que de temps en temps *il n'y a pas que*, et qui se croirait déshonoré s'il ne le glissait dans tous ses articles, à présent qu'il est averti.

M. Lancelot, si ce n'est moi, a imaginé d'appeler ces rebelles « les hommes de lettres illettrés ». Car il a volontiers la dent dure ; et c'est pourquoi il a réussi à ce joli tour de force, de faire cinquante-deux remarques de grammaire où il y a, sous des airs de fausse bonhomie, aussi peu de pédanterie et autant d'impertinence que les honnêtes gens le pouvaient désirer.

M. Lancelot a d'ailleurs une inclination au pessimisme que je n'approuve point, et que dément le zèle des Français moyens, ses lecteurs. Il a dénoncé la crise du français, il a donné le signal d'une manière d'union sacrée, et il ne croit pas à la victoire finale ! L'honneur d'avoir entrepris une si noble tâche ne le contente pas, mais lui suffit. Je me méfie toujours un peu de l'art pour l'art, et de la grammaire pour la grammaire ; mais je pense, au rebours de M. Lancelot, que sa campagne d'une année n'a pas été vaine et qu'il a remporté quelques succès, même de l'ordre pratique.

Il a d'abord obtenu un résultat, selon moi, de première importance : il a persuadé un nombreux public de deux vérités enfantines, mais essentielles : c'est que bien parler n'est pas une affectation, et que l'affectation de mal parler est un snobisme imbécile.

M. Lancelot a l'humeur vive, la main leste, et ne ménage pas ceux qu'il enseigne. Il aime fort de leur mettre le nez dans leur ridicule. Ah ! que je l'en applaudis ! Si deux ou trois hommes d'esprit, qui ne craignent

pas l'opinion parce qu'ils sont bien capables de la faire, ramassaient cette arme ébréchée et démodée du ridicule, ils n'auraient pas grand peine à lui rendre sa pointe et son fil, et peut-être qu'elle recommencerait de tuer en France. Mes chers concitoyens, c'est un bonheur que je vous souhaite.

On reprochera sans doute à ce petit livre son ordre dispersé. Les rangeurs, qui rangent si bien qu'ils ne sauraient plus trouver ensuite ce qu'ils ont rangé, demanderont qui pourrait bien instruire un ouvrage sans apparence de composition, où tous les articles sont pêle-mêle, au hasard des rencontres et, souvent, du courrier. J'ose croire que ces recueils dé cousus, ou mal cousus, du moins si l'auteur y traite de certaines matières, singulièrement de celle-ci, sont beaucoup plus instructifs que les traités et les méthodes.

N'était-ce pas, ou à fort peu près, l'avis de Renan quand il écrivait, dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* :

« J'ai reçu mon éducation d'excellents prêtres, qui m'apprirent le latin à l'ancienne manière (c'était la bonne), c'est-à-dire avec

des livres élémentaires détestables, sans méthode, presque sans grammaire, comme l'ont appris au xv^e et au xvi^e siècles, Erasme et les humanistes qui, depuis l'antiquité, l'ont le mieux su. »

J'espère que l'on m'entend : ce n'est pas parce que je trouve les remarques de M. Lancelot détestables que je les trouve excellentes.

ABEL HERMANT.

de l'Académie française.

Remarques de Monsieur Lancelot

FRONT UNIQUE

Chaque fois que ce mot *défense* me vient aux lèvres ou au bout de la plume, un étrange scrupule me pousse. Je ne puis m'empêcher — j'allais écrire *me défendre* — de me rappeler une réplique un peu atroce — nos aînés auraient dit *rosse*, mais je n'use pas de cet argot — une réplique de notre grand faiseur de légendes.

Un fort brave homme, qui n'avait que le tort d'être ridicule, à une époque où cela ne tuait déjà plus mais marquait mal, lui dit un jour :

— Je vous en veux. Il paraît que, dans

le monde, vous ne cessez pas de me blaguer.

— Moi ? repartit le grand riposteur. Je ne cesse pas de vous défendre.

Il semble bien que la plus perfide manière de compromettre un innocent ou un coupable (cette nuance en l'espèce importe peu) soit en effet de plaider pour lui avant qu'on l'accuse, de le défendre avant qu'on l'attaque. Mais il y a une autre école, celle de l'offensive défensive, pour qui je confesse que j'ai un faible.

J'ai, en revanche, la plus piètre estime pour la politique de l'autruche : je ne pense pas que, si le danger ou le mal crève les yeux, il suffise de les fermer et de cacher la tête sous l'aile. Pauvre langue française ! Si je lui disais d'aventure : « Je ne cesse pas de vous défendre », je gage qu'elle n'y entendrait pas malice, quoique l'esprit de finesse soit le fonds qui lui manque le moins. Elle me répondrait simplement :

— Merci. Continuez.

Je m'avise que ceci est une prosopopée : je m'en excuse.

Puisqu'on ne saurait plus dissimuler que

la langue française a besoin d'être défendue — et dans quel obscur intérêt, au profit de quelles gens le dissimulerait-on ? — c'est notre devoir à tous, notre devoir étroit d'entreprendre et de mener cette belle campagne. Il faut faire le front unique contre les ennemis du dehors et surtout contre les ennemis du dedans.

L'amour de l'humanité nous l'ordonne aussi bien que l'amour de la patrie. Socrate, au moment de mourir, recommandait à ses disciples la propriété des expressions. Il leur disait :

— C'est faire du mal aux âmes que de parler improprement.

En d'autres termes : « C'est le suprême péché contre l'esprit ».

D'un point de vue moins ambitieux, c'est faire du mal à la France déjà meurtrie que de gâter son doux parler, la plus cruellement dévastée de ses provinces.

Je sais les railleries où l'on s'expose quand on ne craint pas de toucher ces matières. On se fait traiter de puriste, c'est, paraît-il, une injure.

Lorsque j'allais au collège pendant la Commune, les petits communards que je rencontrais en chemin m'appelaient *aristo*. Les bolchevistes de la grammaire peuvent bien m'appeler *puriste*. « Choses différentes, non incompatibles », aurait-on dit au grand siècle ; et après tout, point si différentes que cela.



« NE PAS QUE »

Dans l'une des comédies les plus gaies et les plus innocentes d'Eugène Labiche, intitulée *les Trente millions de Gladiator*, un personnage qui exerce la profession de dentiste et répond, si je ne m'abuse, au nom de Gredane, a imaginé une publicité toute simple, presque enfantine ; mais il fallait y penser. Un compère sort du salon de temps en temps, en poussant des cris d'admiration, surtout lorsque dans la pièce voisine, qui est le cabinet, un patient pousse des cris de douleur.

— Ah ! dit-il, ce Gredane ! Quel génie ! Quel dentiste ! Il n'y a que lui ! Il n'y a que lui !

Supposez que le patient, fâché de cet enthousiasme qui semble insulter à sa souffrance, veuille protester, qu'il saute à bas du fauteuil, ouvre la porte de l'antichambre... Que dira-t-il ? Il dira sans doute, s'il s'exprime comme parlent — et comme écrivent, hélas ! — la plupart de nos contemporains :

— Non, monsieur, *il n'y a pas que lui.*

Car cette faute, ou plutôt cette énormité, dont Littré déclare ne point trouver trace dans toute la littérature française avant la fin du XVIII^e siècle, dont il relève le premier exemple dans une lettre que Maurice Dupin, petit-fils du maréchal de Saxe et père de M^{me} Sand, adressait à sa mère en 1798, cette façon vicieuse de parler est si bien passée dans l'usage que nous entendrons un jour les ennemis jurés de la langue française dire :

— On n'y peut plus rien. C'est un fait grammatical. Les puristes n'ont qu'à s'incliner, en soupirant.

Si les gens du fait grammatical n'ont pas commis encore ce nouveau crime, c'est que,

par bonheur, ils n'ont pas toute science infuse, Peut-être ignorent-ils que *il n'y a pas que* dit justement le contraire de ce qu'on voudrait dire quand on le dit.

Pourquoi le contraire ? C'est que le mot *pas* n'a aucun pouvoir négatif. Toute la négation est contenue dans le *ne*, et *pas* n'y ajoute rien. D'où il suit que *il n'y a pas que* signifie exactement *il n'y a que*. Exemples tirés de Corneille :

Ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince.

(*Horace*, III, 6.)

Et du *Menteur* (V, 3) :

Je jure les rayons du jour qui nous éclaire
Que tu ne mourras point que de la main d'un père.

Si Corneille eût parlé cet étrange français que l'on pratique en l'an de disgrâce 1927, les deux vers d'*Horace* signifieraient qu'ils n'ont point seulement vu Rome obéir à son prince, mais aussi à d'autres maîtres, et les deux vers du *Menteur* que Géronte, père de Dorante, n'assassine pas lui-même, mais

qu'il a l'intention de s'adjoindre des collaborateurs.

J'ai maintes fois tenté d'expliquer ces vérités élémentaires à de grandes personnes, et je dois avouer qu'elles n'y ont jamais rien compris. Je me suis, de guerre lasse, adressé à un enfant, il a compris tout de suite.

— Mais oui ! m'a-t-il dit. C'est bien clair ! On remplace *seulement* par *ne que*. Donc, pour *il n'y a pas seulement lui*, il faudrait dire, si c'était possible, *il n'y a pas NE QUE lui*. On supprime une des deux négations, qui ensemble feraient une affirmation, et *il n'y a pas que* signifie *il n'y a que* ou ne signifie rien.

Mais les enfants, dont la lecture ni la conversation des grandes personnes n'ont encore faussé le jugement, gardent pour un peu de temps toute la fraîcheur et toute la raison de leur raison.



RÉALISER

Je m'étais bien promis de ne pas prendre parti dans cette querelle. Pouvais-je autrement témoigner, sans me contredire ou, comme on dit, sans me couper, qu'elle est à mes yeux comme si elle n'était pas ? Dès que l'on ne refuse plus d'argumenter dans une controverse que l'on déclarait oiseuse, c'est que l'on commence malgré soi de lui accorder de l'importance et que l'on s'est laissé gagner par l'opinion des nombreux. Je prie mes lecteurs de croire qu'il n'en est rien. Je ne daigne pas plus aujourd'hui qu'hier examiner s'il conviendrait d'employer en français le verbe *réaliser* au sens où les Anglais l'emploient. Je maintiens que

cette question est baroque et qu'elle ne doit pas être posée.

Si je ne me contente plus de hausser les épaules, et si je romps le silence, ce n'est pas que je renonce à ma méprisante et significative neutralité ; mais, parmi les petits papiers qu'un de nos confrères publie journellement au sujet de ce fâcheux verbe, je viens de dénicher quelque chose de si beau que j'en voudrais faire part à toute la terre : je ne suis pas égoïste.

C'est une de ces phrases qui faisaient rugir Flaubert, et qu'il s'empressait de noter sur ses carnets. Nous ne rugissons plus, parce que le bouillon de notre zèle romantique s'est modéré ; mais notre joie n'est ni moindre ni moins féroce pour s'exprimer avec plus de discrétion.

Goûtez donc, s'il vous plaît, ceci :

« M^{me} Jeanne Helbing, la vedette de cinéma..., nous écrit : « *Réaliser* étant un verbe français, pourquoi ne pas l'employer dans le sens que les Anglais lui attribuent ? »

Le comique involontaire ou inconscient de ces trois lignes est d'un effet irrésistible.

Je les ai depuis une semaine essayées sur je ne saurais dire combien de personnes. Toutes ont éclaté soudain de ce rire sain, frais et puéril qui fait plaisir à entendre. « C'est immense ! » aurait-on dit voilà quelques années, quand cette exclamation était à la mode. Bornons-nous à dire : « C'est photographique. »

J'ignore si M^{me} Jeanne Helbing est Française, rien n'est impossible sous le régime de la loi Barthou, mais elle vient de mériter ses lettres de grande naturalisation ; car elle a rendu à notre pauvre langue le plus signalé service, en démontrant par l'absurde et sans le faire exprès que toutes ces chicanes sur *réaliser* n'ont pas le sens commun. Après cela, il ne faut pas seulement tirer l'échelle, il faut mettre le point final. Je veux toutefois, de sa proposition, que je feindrai un moment de souscrire, encore tirer ce corollaire :

« *Délicatesse* étant bien un mot français, pourquoi ne pas l'employer dans le sens de *charcuterie* que lui attribuent les Allemands ? »

P. S. Je remercie les correspondants qui me félicitent d'avoir noté d'infamie le barbare *il n'y a pas que* ; mais combien de fois ne nous faudra-t-il pas revenir à la charge ? L'honorable, l'éloquent M. Daladier disait hier encore, en bon français radical-socialiste : « *Il n'y a pas que des montagnes en France...* »



LE DÉMON DE LA PERVERSITÉ

Il paraît que certaines personnes aiment tant de recevoir des lettres qu'elles en écrivent elles-mêmes à leur adresse, si elles n'espèrent point que le ciel leur suscite d'autres correspondants. On soupçonne la miraculée de Gien d'être l'auteur des billets anonymes, ainsi que des coups de couteau, ou d'épingle, qu'elle a reçus. Je me permets d'indiquer à ces maniaques un moyen sûr d'avoir, chaque matin, un courrier bien fourni : qu'ils donnent, une fois la semaine, dans les journaux de l'endroit, un bout d'article sur la grammaire. Ils ont chance d'être plus copieusement et plus vertement insultés que s'ils avaient, en fouillant de leurs ongles l'argile

de Glozel, mis au jour un petit galet avec un renne ou un cheval dessus.

Mon expérience m'a instruit que ces questions passionnent le public, mais plus encore celui de la dernière galerie que les grands savants de l'orchestre ; en second lieu, que les gens du paradis sont respectueux et dociles, mais les grands savants fort frondeurs, et toujours prêts de tendre l'oreille aux suggestions de ce mauvais esprit qu'Edgard Poe a baptisé (si l'on peut dire) le démon de la perversité.

Citerai-je, une fois de plus, le mot trop connu de cette Milanaise qui, selon d'autres textes, était Espagnole, et qui soupirait en prenant une glace : « Quel dommage que ce ne soit pas un péché ! » Les ennemis de notre parler français, dès qu'on leur signale un terme impropre ou une locution vicieuse, s'écrient : « Quel bonheur que ce soit une faute ! » Et ils font le ferme propos de la commettre tant qu'ils pourront, verbalement ou par écrit.

Bien que cette volonté coupable aille fort au delà de la délectation morose, qui n'est

que de se complaire dans la pensée du mal sans intention de s'y laisser aller positivement, elle est encore loin de suffire aux exigences de leur malice et de leur cynisme, et ils prennent au préalable la peine d'écrire à ce pauvre M. Lancelot pour justifier le délit qu'ils méditent ; car l'homme est au fond un être si pourri de moralité qu'il ne saurait faire le mal en conscience, s'il ne pensait d'abord avoir démontré que c'est le bien ; et ceci est vrai, même dans l'ordre de la grammaire.

Réaliser, au sens anglais, a donc trouvé un défenseur, compétent, je me plais à le reconnaître, en la personne de M. Edouard Bonnaffé, auteur du *Dictionnaire historique et étymologique des anglicismes*. M. Bonnaffé a un avantage certain sur la vedette de cinéma dont je citais, l'autre samedi, cette réplique impérissable : « *Réaliser* étant un verbe français, pourquoi ne pas l'employer dans le sens que les Anglais lui attribuent ? » C'est qu'il n'a pas appris le français, ni même l'anglais, sur l'écran. Je regrette d'autant plus que ses arguments, avec des

formules moins pittoresques, valent tout juste autant que ceux de la vedette, de qui le nom m'échappe ; et quand il allègue, par exemple, Fénelon, qui félicite les Anglais de prendre où ils les trouvent les mots dont ils ont besoin, je me contenterai de lui répondre que je n'ai nul besoin de leur prendre ou de leur reprendre *réaliser*, puisque je peux dire la même chose en bon français.

Croirait-on que l'ignoble *il n'y a pas que* ne manque pas non plus d'avocats ? Je reçois de Lyon quatre pages... que mes lecteurs se rassurent : cette fois, je ne leur partagerai pas mon plaisir. Je leur laisserai voir seulement, en leur cachant le nom, cette mention ingénue qui suit la signature : « Professeur, mais nullement grammairien. » Eh ! c'est bien ce que je dis.

Enfin, mon confrère de l'*Intransigeant* reproduit ces lignes de ma dernière note : « *Délicatesse* étant bien un mot français, pourquoi ne pas l'employer dans le sens de *charcuterie*, que lui attribuent les Allemands ? » Il ajoute : « Mais, *délicatesse*, en

allemand, ce n'est pas charcuterie, c'est friandise. » Je n'ai qu'une chose à lui répondre : « Mais *délicatesse*, en allemand, ce n'est pas friandise, c'est charcuterie. »



L'ÉCOLE MUTUELLE

La grammaire, qui n'a rien à voir avec la raison pure, ressemble en deux points à la géométrie qui n'est que raison. Des gens fort sains d'esprit et à qui le bon sens a été partagé, qui ont fait leurs études, voire leurs humanités, demeurent entièrement fermés à la grammaire, de même que certaines intelligences supérieures aux mathématiques ; et d'autre part les premiers venus se flattent de s'entendre à l'une ainsi qu'aux autres, sous le prétexte, je suppose, que sans l'aide d'aucun maître, par le seul effort de son instinct et de son génie, Pascal enfant a, dit-on, retrouvé les trente-deux premières propositions d'Euclide.

Ce que l'on m'écrit pour plaider la mauvaise cause de *ne pas que* ou *il n'y a pas que* lui est d'une ingénuité qui passe l'imagination. Je ne résiste pas au plaisir de citer ce fragment de mon courrier :

« Au XVIII^e siècle, on aurait écrit. ou dit : *Non, monsieur, point il n'y a que lui* (où prenez-vous cela ?) et tout le monde aurait compris (tout le monde aurait eu de la chance !) Aujourd'hui, on parle plus rondement (aimable euphémisme) et l'on dit : *Il n'y a pas que lui*. (Je n'ai jamais nié qu'on le dît, mais qu'on eût raison de le dire.) Autre exemple plus marquant s'agissant de quantité (c'est toujours la suite de la citation, j'espère que l'on s'en aperçoit) : *Il n'y a qu'un bouton à mon gilet, il n'y a pas qu'un bouton à mon gilet*. Vous avouerez que ces deux propositions ne signifient pas la même chose, la seconde étant la négation de la première, négation dûe (*sic*) au seul mot PAS, qui n'est donc ni une faute ni une énormité, comme Littré le prétend. »

C'est bien ce que je disais l'autre jour, j'ai tenté d'expliquer la chose à maintes

grandes personnes, pas une n'a compris : je l'ai expliquée à un enfant, il a compris tout de suite. Mais quelle assurance ! quelle autorité ! et que voilà le pauvre Littré bien remis à sa place !

Un autre correspondant, qui montre moins de confiance en soi, et aussi moins de naïveté, m'écrit, au sujet de la locution vicieuse *ce n'est pas rien* : « J'avais toujours pensé que deux négations équivalant à une affirmation, il fallait la traduire par *c'est quelque chose*. » Mais c'est que précisément *rien* signifie *quelque chose* et non point *néant*. D'où il suit que *ce n'est pas rien* signifie en effet *ce n'est pas quelque chose*, ou mieux, n'a point de signification claire et distincte. Ce qui signifie *nulle chose*, c'est *ne... rien*. De même *aucun* ne signifie pas *nul*, mais *quelqu'un*, et c'est *ne... aucun* qui équivaut à *nul*. J'accorde que l'on est assez excusable de s'y tromper, parce que *rien*, comme *aucun*, est souvent pris au sens négatif sans le secours d'une négation exprimée ; mais cette négation est alors sous-entendue et toujours facile à rétablir. « Qu'avez-vous ? —

Rien », c'est-à-dire « Je n'ai rien ». L'ellipse est plus forte et le sous-entendu plus fuyant dans *créer quelque chose de rien*.

Mon correspondant veut bien me dire que mes arguments étaient près de le convaincre quand il a lu *ce n'est pas rien* sous la plume d'un auteur de qualité, aussi ne sait-il plus que croire. Je lui rappellerai que les plus grands saints pèchent sept fois par jour. Les meilleurs écrivains font encore beaucoup plus de fautes de français.



DE L'USAGE

Le ton piqué de certaines lettres que je reçois me divertit fort. La mauvaise humeur perce sous la courtoisie, et je vois bien que la plus sûre malice pour agacer les gens est de les empêcher de jargonner en rond.

Ce qui les semble fâcher le plus est que je me sois permis de dénoncer *ne pas que*. Comme on le dit à tout bout de champ, et qu'on ne veut pas se donner la peine de chercher une autre tournure, facile à trouver, mais qu'on n'entend point avec cela passer pour un malappris qui ne sait pas sa langue, on invoque l'usage. C'est le souverain maître, m'écrit un de mes correspondants, Vaugelas lui-même l'avoue.

Je regrette, lui répondrai-je, que vos lectures ne remontent pas plus haut que Vaugelas. Horace a dit précisément la même chose, ainsi d'ailleurs que tous les écrivains, curieux à l'occasion de grammaire. Pas un, en revanche, n'a eu la témérité de prétendre que l'usage soit le bon plaisir du premier venu ou de la majorité, et que la critique n'exerce pas sur lui un droit de contrôle.

Qu'appellez-vous proprement usage ? Aristote dit qu'une hirondelle ne fait pas le printemps : c'est une façon poétique de nous instruire qu'une seule récidive n'est pas une habitude. La deuxième est un symptôme menaçant. A la vingtième, il y a à parier que l'habitude est prise. Vous m'accorderez bien qu'il est des habitudes vicieuses : autrement je vous citerais les Pères, selon qui le péché est une habitude. L'usage est souverain en fait de langage, mais il ne légitime pas plus une faute ou une locution vicieuse que l'habitude, dans l'ordre de la morale, ne légitime le péché. Si votre demoiselle du téléphone était la seule qui dît : « Ne quittez pas, on vous cause », je ne m'effraierais pas

outre mesure, je dirais avec Aristote : « Bah ! Une hirondelle ne fait pas le printemps. » Mais toutes le disent, c'est donc un usage. Il est mauvais, ce qu'il fallait démontrer.

Vous m'objecterez que ce qui est mauvais aujourd'hui sera bon demain. Hélas ! il est bien possible ; mais je vis aujourd'hui et je ne vivrai plus demain. Je me conforme de mon mieux au bon usage de mon temps, et je ne me targue pas d'entraver l'évolution de la langue, mais je ne me targue pas non plus de la précipiter. Je maintiens, ou, si vous préférez une expression plus moderne, je freine.

Vous m'annoncez, pour me faire peur, que *je m'en rappelle* finira peut-être par triompher de nos résistances, et vous m'alléguez le précédent de *je m'en souviens* qui n'est guère plus raisonnable, car il faudrait dire *il m'en souvient*. Je le savais. Vous ajoutez que l'on n'oserait cependant écrire : *il m'en souvient*, qui est une façon de parler désuète. Eh bien, je vous confesse que j'écrirais sans honte *il m'en souvient* s'il venait au bout de ma plume, mais que jamais *désuet*

n'y viendra ; car il y a beaucoup moins d'affectation et de pédanterie à user d'une correction même scrupuleuse qu'à s'exprimer comme l'écolier limousin de Rabelais, qui ne traversait pas la Seine, mais qui transfretait la Sequane.



« SOI-DISANT »

Je vais encore donner sur les nerfs aux gens qui parlent sans réflexion et qui commettent des fautes ridicules. C'est leur droit. C'est aussi l'un des droits de l'homme et du citoyen de n'avoir aucune éducation. Mais les citoyens mal élevés, ainsi que les jargonners, abusent, quand ils me nient à moi le droit de signaler leurs solécismes, soit de langage ou de conduite. Je ne me lasserai pas de les reprendre ; d'autant que cela m'amuse bien de voir comme cette censure les fâche, et, en dépit de leurs protestations, trouble ensuite la paix de leur conscience.

Je n'ai que l'embarras du choix parmi les locutions vicieuses dont l'absurdité prê-

terait à rire si l'on y pensait. Je veux pour aujourd'hui m'en tenir à *soi-disant*, qui est l'une des plus comiques.

J'ai connu jadis un professeur, agrégé de grammaire s'il vous plaît, qui ne cessait d'invectiver à table contre sa cuisinière, la faisait venir, et lui criait :

— Quel est ce soi-disant rôti ? Quels sont ces soi-disant filets de sole ?

Je frémis de penser à la sorte de français que cet agrégé de grammaire enseignait à ses élèves. N'aurait-il pas dû s'aviser qu'un rôti ne peut se dire rôti (cette prosopopée est d'une invraisemblance qui passe toute mesure), et qu'à plus forte raison une sole, déjà muette par définition de son vivant, ne saurait se dire sole quand elle est débitée en filets ?

Ce qui empêchait, j'imagine, qu'on n'éclatât de rire au nez de mon professeur, c'est que l'on a toujours quelque pudeur de jeter la première pierre quand on n'est pas sans péché. Or, tout le monde s'exprime comme il faisait. On assure que monsieur tout-le-monde a plus d'esprit que Voltaire. Je le

veux bien, si l'on m'accorde que Voltaire parle un peu mieux, ou un peu moins mal que monsieur tout-le-monde.

Qu'ajouterai-je à mon réquisitoire ? La cause de *soi-disant* est entendue. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour reconnaître l'origine de cette locution, et pour convenir que c'est une extravagance de l'accoler à des noms de choses. Je sais bien pourtant ce que l'avocat du diable trouvera moyen de me répondre. Il plaidera que « cette *soi-disant* faute » n'est pas une faute, puisqu'un usage universel l'a consacrée. Il gardera, s'il est habile, de la justifier par des apparences d'arguments ; mais, s'il a des lettres (tout arrive), il me citera le titre V, paragraphe troisième, de la préface de Vaugelas : « Que l'usage fait beaucoup de choses par raison, beaucoup sans raison, et beaucoup contre raison. » Je lui alléguerai donc à mon tour, en guise de réplique, ces lignes du même auteur :

« ... Ce n'est pas que l'Usage pour l'ordinaire n'agisse avec raison, et s'il est permis de mesler les choses saintes avec les pro-

phanes, qu'on ne puisse dire ce que j'ay appris d'un grand homme, qu'en cela il est de l'Usage comme de la Foy, qui nous oblige à croire simplement et aveuglément, sans que nostre raison y apporte sa lumière naturelle ; mais que néanmoins nous ne laissons pas de raisonner sur cette mesme foy, et de trouver de la raison aux choses qui sont par-dessus la raison. »



SCRUPULES

Scrupule est, entre ces mots à double visage qui se peuvent prendre tantôt en bonne, tantôt en mauvaise part, l'un des plus décevants et des plus hasardeux. On dit d'un homme peu délicat que ce n'est pas les scrupules qui l'étouffent, et de celui de qui la conscience s'alarme à tort et à travers qu'il a la maladie du scrupule. Les directeurs mettent leurs pénitents en garde contre cette affection incommode ; mais les amis de la commodité ne doivent pas inférer de là que le défaut de scrupule est la première condition d'une bonne santé morale. Il en est de même dans l'ordre de la grammaire. Pellisson, en son *Histoire de l'Académie*, plaint

les écrivains qui, « dans la fougue et la chaleur de la composition, seraient travaillés de quelqu'un de ces importuns et fâcheux scrupules sur la langue ». Mais il n'approuverait certainement point l'usage, si commun à nos innombrables contemporains doués de génie, d'écrire au petit bonheur et n'importe comment, par crainte de ralentir leur fougue et de refroidir leur chaleur.

La sagesse, quand on se trouve en présence d'une difficulté de langage, est de s'informer, de s'éclairer, ensuite de prendre une décision et de s'y tenir. La fiction de la chose jugée n'est pas moins indispensable en ces matières qu'en matière de justice pratique. Il va de soi que la chose jugée peut être mal jugée ; mais du moment que le juré a répondu aux questions qui lui étaient posées en son âme et conscience, devant Dieu et devant les hommes, et que pour le déclarer à haute voix il a de surcroît mis la main sur son cœur, il est à l'abri de tout reproche.

Je ne saurais blâmer un de mes correspondants qui doute que l'on puisse employer légitimement le pronom neutre *quoi*

après un nom de chose ou masculin ou féminin. Si cependant il avait pris la peine de chercher ce mot dans le quatrième volume de Littré, à la troisième colonne de la page 1432, il aurait vu que cet usage est fort ancien, vérifié par l'Académie et recommandé par Littré lui-même, qui le trouve « aussi logique qu'élégant et rapide ».

Un autre correspondant me demande le sens de *ne... rien moins que*. Ce sens ne saurait être douteux un instant, et quand Molière écrit, dans son premier placet au Roi : « Ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit », il est bien clair qu'il entend : « Ma comédie n'est point du tout ce que l'on raconte qu'elle est ». Retournez de toutes les manières *ne...rien moins que*, vous n'arriverez point à lui faire signifier autre chose que la pure négative. C'est une périphrase pour *nullement*.

Ici, les personnes qui ont ensemble de l'érudition et de l'esprit de contrariété ne manqueront pas de m'alléguer deux exemples de Bossuet, tirés, l'un de l'Oraison funèbre de Marie-Thérèse, l'autre de l'Orai-

son funèbre d'Anne de Gonzague, où *ne... rien moins que* est pris exactement au sens contraire : « ...Ces riches vêtements dont le baptême les a revêtus, vêtements qui ne sont rien moins que Jésus-Christ même... Quand Dieu choisit une personne d'un si grand éclat pour être l'objet de son éternelle miséricorde, il ne se propose rien moins que d'instruire tout l'univers. » Et voilà mes scrupuleux bourrelés. Est-ce que l'autorité de Bossuet... ? — Aucun écrivain, si grand qu'il soit, n'a l'autorité de justifier une faute évidente. — Mais, comme Théophile Gautier disait que, seul dans une cave, il n'eût point osé déclarer méchant un vers de Victor Hugo, peu de gens oseraient convenir que Bossuet a fait une faute. Combien de gens, en revanche, auraient... mettons le snobisme de refaire une faute que Bossuet a faite !



LES MOTS RÉVÉLATEURS

Je n'ai pas appris sans une joie malicieuse que l'on allait ramener à Goritz les cendres momentanément exilées de Charles X, et qu'il était question de déplacer quelques-uns des grands hommes à qui la Patrie reconnaissante a décerné les honneurs du Panthéon. Cette joie et cette malice étaient purement de l'ordre grammatical, la politique me soucie peu ; d'avance je m'amusais de penser que je lirais dans toutes les gazettes : « *transfert* des cendres, etc. » C'est *translation* qu'il faut dire.

Il n'y a pas ombre de doute. M^{me} de Sévigné, parlant du corps de Turenne, écrit : « Cette translation a été touchante, et tout

était en pleurs, et plusieurs criaient sans pouvoir s'en empêcher. » Et Voltaire : « L'histoire ecclésiastique fait foi que les translations de reliques étaient également fréquentes en Occident et en Orient. »

Je vois d'ici les ennemis du « purisme » hausser les épaules ou lever les bras au ciel (selon le tempérament de chacun) ; je les entends gronder :

— Quelle importance cela peut-il bien avoir de dire *transfert* pour *translation* ou réciproquement, puisque les deux viennent de deux temps différents d'un même verbe latin et signifient également le passage d'un lieu dans un autre ?

Je conviens qu'il n'y a point de nuance au regard de l'étymologie ; mais l'usage en a marqué une, et comme le vocabulaire que vous employez sans y prendre garde est la plus sûre indication de votre caractère ou de votre métier, si vous parlez d'un transfert de cendres, je vous dirai que vous n'êtes qu'un homme d'argent ; car *transfert* est un terme de finance et de commerce, ou de bourse, les transferts-paiements et les trans-

ferts-recettes sont des opérations qui n'ont rien de commun avec les pompes funèbres, et si *transfert* vous vient à la bouche malgré vous à propos de reliques ou de cendres, c'est donc — pour citer une légende de Forain — que « vous ne pensez qu'à ça ».

Si de même, au lieu d'*en compensation* ou *en revanche*, vous dites ou vous écrivez *par contre*, plus indulgent que Voltaire je ne vous reprocherai pas de faire à la rigueur une faute de français ; mais j'aurai sujet de soupçonner que vous êtes né dans une arrière-boutique et que vous avez appris votre langue maternelle derrière un comptoir. Mon Dieu ! je ne sais rien de si honorable, et je me demande en vérité pourquoi cette remarque vous fâche.

Enfin, je vous félicite d'avoir, comme le héros de *la Dame Blanche*, acheté, non pas un château, mais un appartement sur vos économies. Je vous supplierai toutefois, dans votre intérêt, de ne pas raconter du matin au soir que vous faites une grande dépense pour « aménager » cet appartement ; car on n'*aménage* que les forêts ou les prés, c'est-

à-dire que l'on en règle les coupes, — ou un arbre, quand on le débite en bois de charpente ; et les gens qui par hasard le savent, en vous entendant parler d'*aménager* votre tranche d'immeuble, devineraient tout de suite qu'avant de faire cette emplette vous n'aviez pas une fortune en terres.



L'INTERROGANT BAILLI

« Alors, conte Voltaire, ce fut à qui demanderait à l'Ingénu comment on disait en huron du tabac ? et il répondait *taya* ; comment on disait manger ? et il répondait *essenten*. Mademoiselle de Kerkabon voulut absolument savoir comment on disait faire l'amour. Il lui répondit *trovander*... *Trovander* parut très joli à tous les convives. »

Dès que le Huron se mêle de grammaire, toute l'audience rivalise avec l'interrogant bailli pour le harceler de questions. Il dit aux questionneurs, « avec assez de douceur, mais avec un peu de fermeté : Messieurs, dans mon pays on parle l'un après l'autre ; comment voulez-vous que je vous réponde

quand vous m'empêchez de vous entendre ? » Toutefois, comme il est poli et parfaitement bien élevé, selon l'ordinaire des sauvages du XVIII^e siècle français, il s'arrange pour répondre à chacun.

Il ne sera pas dit que j'aie moins de civilité qu'un Huron. Je répondrai aujourd'hui aux questions que m'ont posées quelques-uns de mes correspondants : je glisserai ce billet dans leur soulier à l'occasion de Noël. Je servirai les autres samedi prochain, pour leurs étrennes ; et si je n'ai pas fini samedi prochain, j'achèverai de m'acquitter, sous le signe des trois rois mages, avec un seul jour de retard, le samedi suivant.

Où prenez-vous, madame (ou mademoiselle) que l'on ne puisse espérer qu'une chose future ? Il n'est ni déraisonnable ni contre la règle d'espérer une chose actuelle, voire une chose passée, si l'on entend par là que l'on s'en flatte et que néanmoins on en doute.

Puisque *voire* m'est venu au bout de la plume, je m'adresserai d'abord à vous, monsieur, que *taquine*, dites-vous, l'expression *voire même*. Je veux bien qu'elle soit une

lourdeur désormais inutile, mais elle n'est pas un pléonasme, attendu que *voire* signifie *vraiment* et rien de plus. Il ne signifie *même* que justement par l'intermédiaire de « voire même » et par l'ellipse du second mot.

Vous me demandez encore, monsieur, s'il est correct d'écrire *une* après-midi quand le substantif midi est du genre masculin. Ce n'est pas le genre de midi qui peut déterminer celui d'après-midi, mais le mot que l'on préfère sous-entendre, soit (la partie du temps qui est) après-midi, ou simplement « le temps ». De même, vous faites *automobile* masculin ou féminin selon que vous sous-entendez, comme l'Académie, véhicule, ou, comme tout le monde, voiture. Après-midi n'a aucun rapport avec certains mots composés, comme *aéronef*, qui doit de toute nécessité appartenir au même genre que *nef*, c'est-à-dire au féminin. Cela ne gêne guère les écrivains de la spécialité, qui ont décrété en dépit du bon sens qu'*aéronef* serait masculin. L'un d'eux, à qui je me permettais de remontrer que cette faute est ridicule, m'a répondu : « On dit bien *un*

aéroplane ». J'ose assurer que, du temps que j'étais au collège, le cancre qui aurait fait pareille réponse eût été coiffé du bonnet d'âne.

C'est dommage que je ne puisse m'arrêter là-dessus ; car *on dit bien un aéroplane* est un excellent mot de la fin ; mais ayant écrit par mégarde *du temps que j'étais au collège*, comment n'en profiterais-je pas pour dissiper les doutes d'un autre correspondant qui me demande si l'on peut indifféremment dire *le temps que* et *le temps où* ? On le peut. Si personnellement j'ai un faible pour *le temps que*, c'est que Rabelais a écrit : « Au temps que les bestes parloient, il n'y a pas trois jours. »



DEUXIÈME A L'INTERROGANT BAILLI

« Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude », dirai-je, quoique je n'aie rien d'un exempt : je serais plutôt sa victime... Seigneur ! voilà une parenthèse qui me tue, et je ne me tirerai point de cette phrase, sinon par une anacoluthie. Tant pis, je la risque, et j'y ajoute une répétition, — toute la lyre, tous les crimes. — « Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude », dirai-je au correspondant scrupuleux qui tremble « d'avoir commis de grossières incorrections depuis plus de soixante ans qu'il écrit *je compte employer et je souhaite obtenir* sans faire procéder ces infinitifs de la préposition *de* » .

Ce n'est point une faute pour *compter*. On

dit aussi bien *compter de faire* ou *compter faire*. Littré observe que « le dernier est plus usité présentement, l'autre l'était plus autrefois. » Ce n'est pas une faute pour *souhaiter* ; car Bossuet écrit : « Ce grand Alexandre a souhaité de faire du bruit dans le monde durant sa vie et après sa mort ; il a tout ce qu'il a demandé » — « Vous êtes servi », dirait Jean Racine ; — et Corneille (*Imitation*, II, 8) :

Ne souhaite régner dans le cœur de personne.

Ce n'est pas une faute pour *espérer* ; car le même Racine écrit : « Puis-je espérer de vous revoir encore ? » et « Il espère revivre en sa postérité ». Quant à *désirer*, l'Académie essaye de marquer une distinction entre *désirer* tout court et *désirer de*. Elle réserve la préposition — j'allais dire la particule — aux désirs dont l'accomplissement est incertain ou difficile. Mais personne au monde n'a jamais su où elle prenait cela.

Dans ces conditions, quelles raisons peut-on bien avoir de mettre ou de retrancher le *de* ? Je vais dire celles que j'ai, sans dé-

tour : je ne regarde qu'à l'euphonie. J'en use de même avec les verbes qui veulent indifféremment l'à ou le *de*, comme *tâcher*, *obliger*, *forcer*, *tarder* ou *consentir*. Si j'étais juge d'instruction, jamais je ne forcerais un criminel à avouer, quand il est si simple de le forcer d'avouer, sans que la justice y perde rien et sans que l'oreille en souffre.

Je dois confesser ici que je suis plus royaliste que le roi, j'entends que j'ai l'oreille plus tendre que Vaugelas. L'auteur des *Remarques sur la langue française* écrit en effet, à propos de *commencer* :

« Ce verbe dans la pureté de nostre langue demande tousjours la preposition *à*, après soy... mesme au preterit defini, à la troi-siesme personne singulière *commença*... et mesme quand le verbe qui suit commence-roit encore par un *a*, tellement qu'il faut dire par exemple *il commença à auouër*, et non pas *il commença d'auouër*. Ce n'est pas qu'il ne le faille euter tant qu'il est possible, mais si par nécessité, comme il se rencontre quelquefois, la naïfueté de l'expression oblige aux trois *a* de suite, il n'en faut

point faire de scrupule, parce que cette façon de parler étant naturelle ne peut avoir que bonne grace, tant s'en faut qu'elle soit rude. »

Je n'ai pas résisté au plaisir de citer toute cette dernière phrase, qui est d'une *naïveté* charmante, et de surcroît fort juste : il est hors de doute que l'on doit tout sacrifier à la propriété ou à la correction ; mais, dans le cas présent, ce cruel sacrifice est inutile, vu que Vaugelas a tort sur l'article de *commencer*.

Patru lui donne raison : « J'ai tousjours esté, dit-il, et suis encore de cet avis » ; et à la page suivante : « Cela est vray. » Mais Thomas Corneille, alléguant l'autorité de Ménage, consent que l'on emploie indifféremment *commencer de* ou *commencer à*, et l'Académie française abonde dans le même sens. Elle prie surtout que l'on évite ces trois *a* que Vaugelas ne haïssait point ; mais, pour lui donner une fiche de consolation, elle veut bien noter « qu'il blasme avec raison ceux qui prononcent *quemencer pour commencer*. »

TROISIÈME ET DERNIÈRE A L'INTERROGANT BAILLI

« J'aime assez les Français, dit l'Ingénu, quand ils ne font pas trop de questions. » Il ne dit pas, mais il laisse entendre qu'il a un faible pour les Anglais. J'avoue que je partage ce sentiment, et que j'ai été, l'autre jour, singulièrement touché, en même temps que flatté, de recevoir une lettre d'Angleterre, où l'on me remerciait de défendre la langue française.

Mes correspondants de Paris ou de la province se montrent quelquefois moins empressés à me témoigner leur gratitude ; et il est rare qu'ils terminent leurs lettres par ces mots : « Je vous prie de me pardonner les

fautes que j'ai pu faire en cherchant à m'exprimer en français. » Que mon ami inconnu de *Woodford Green* trouve ici l'assurance qu'il n'a pas fait la plus petite faute. Je n'en dirais pas toujours autant des personnes qui ne cherchent pas à s'exprimer en français, pour la bonne raison qu'elles croient que cela doit leur venir tout naturellement et que ce n'est pas la peine d'y penser.

Quant au sujet de cette communication, je n'y insisterai pas, l'ayant déjà traité suffisamment : il s'agit du genre d'*après-midi*, qui est féminin, « encore que plusieurs le fassent masculin », dit l'Académie, et d'une nuance, à mon avis, imperceptible, entre *après-dîner*, *après-souper* qui sont du masculin, et *après-dînée* ou *après-soupée*, qui sont du féminin.

Un de nos concitoyens, cette fois, attire bien à propos mon attention « sur le mot *formidable*, que cette nouvelle génération emploie également pour qualifier l'excellence d'un fromage ou la splendeur d'un coucher de soleil ». Il n'y a point de doute que, dans les deux cas allégués, cette épi-

thète ne soit également impropre, impropre jusqu'à l'extrême ridicule. *Formidable*, qui viendrait de *formus* (chaud) — la sueur de la peur — signifie « capable d'inspirer la plus grande crainte », en parlant soit des personnes ou des choses. « Est-ce là que devait aboutir cette grandeur formidable au monde ? » a dit Bossuet. *Formidable* est-il vraiment devenu le synonyme d'*épatant* ou de *rigolo* ? Quelle chute ! Est-ce là que devait aboutir ce majestueux adjectif ? Et voilà comment les langues s'énervent, par l'abus des superlatifs ou des expressions outrées.

Je me vois, en revanche, contraint d'avertir le même correspondant que *jusqu'à tant que* n'est pas du tout, comme il le croit, du style ancillaire ; car Bossuet a écrit dans les *Méditations sur l'Evangile* (48^e jour) : « Il la faut prendre avec réserve jusqu'à tant que nous soyons prêts à recevoir tout son effet. »

Je n'ai pas la prétention d'avoir trouvé cet exemple tout seul, et les *Méditations sur l'Evangile* ne me sont pas si familières que j'y eusse déniché cette phrase, si Littré ne m'y eût un peu aidé. Je saisis cette nouvelle

occasion d'engager l'interrogant bailli à consulter le *thesaurus* de la langue française avant de me poser des questions. J'y réponds bien volontiers, mais à quoi bon si, pour m'épargner ces réponses, il n'avait au préalable qu'à feuilleter le dictionnaire ?

Il faut encore que je lui cherche une dernière querelle. Comment, s'il raisonne, peut-il s'étonner que l'on dise : « Bossuet a tiré *toute* une politique de l'Écriture sainte », c'est-à-dire une politique complète et que Molière ait écrit : « Bien vous prend que mon frère ait *tout* une autre humeur », c'est-à-dire une humeur tout à fait autre ? La règle de *tout*, celle des participes et deux ou trois autres, dont les cuistres ont fait des épouvantails, sont le pont aux ânes. Il faut bien cinq minutes pour les apprendre, après quoi on serait inexcusable de les oublier.



GRAND-MÈRE, MÈRE-GRAND

Pour Charles Perrault.

Je voudrais, moi aussi, rendre hommage à Charles Perrault, sans sortir de mes attributions. Quelle humble fleur la grammaire peut-elle offrir à l'auteur des contes de fées, trois fois centenaire et toujours jeune ? Son ombre sera-t-elle touchée de l'intention, si j'étudie en son honneur un des mots qui, de son vivant, revenait plus volontiers sous sa plume ? Parlons de *grand-mère*. Il préférerait d'écrire *mère-grand*. Mais de *mère-grand* je n'aurais rien à dire, au lieu que pour *grand-mère* il y a la question de l'apostrophe.

On écrivait *grand'mère* du temps de Per-rault, parce que l'on croyait que *grand* était pour *grande*. Ménage se demandait pour-quoi l'e muet était élidé, ici ou dans *grand peine*, *grand route*, etc. : il n'y voyait d'autre raison que l'usage. L'usage a bon dos. Le vrai est que, dans l'ancienne langue, l'adjectif *grand* avait aux deux genres une seule et même forme, qui s'est conservée devant certains noms féminins comme *chose*, *faim*, *garde*, *messe*, *chambre*, j'en passe, tandis que devant les autres, *grand* est devenue *grande*. Mais lorsque La Fontaine écrit (dans *Belphégor*) :

Et la grand'sœur avec le petit frère,

il ne fait, encore qu'il se le figure, aucune élision pour retrancher une syllabe et pour éviter le vers faux ; et il a tort de mettre une apostrophe, comme les gens qui pensent donner à leur style un air de familiarité en orthographiant *j'te crois* ou *me v'là*.

Cette apostrophe faisait sortir de son caractère le bon Littré, qui ne pouvait souffrir que l'on écrivît au pluriel des *grand'*

mères sans *s* à *grand*, et des *grands-pères* avec une *s*. « Il serait meilleur, disait-il, de supprimer l'apostrophe, mais un homme seul n'a pas autorité suffisante pour cela. » Quarante immortels auront-ils l'autorité suffisante ? L'Académie a décidé la suppression que souhaitait Littré. La nouvelle édition du dictionnaire n'a pas encore commencé de paraître, mais il n'est jamais trop tôt pour bien faire ; j'engage ceux de mes lecteurs qui se piquent d'anticiper la mode à écrire dès maintenant qu'ils ont grand faim ou grand soif ; ce qui leur épargnera, en outre, le solécisme de mettre des substantifs au superlatif et de dire qu'ils ont très faim ou très soif.

Les correspondants qui me font la grâce de me signaler mes fautes ne soupçonnent pas les joies qu'ils me procurent. S'ils en avaient la moindre idée, ils ne se donneraient sûrement pas cette peine et ils me priveraient de ce plaisir. Evidemment je fais des fautes, comme tout le monde, et il m'arrive de m'en apercevoir après coup, mais je

suis le seul, et en revanche on me compte des péchés qui n'en sont pas. Une personne (qui ne dit pas son nom et que je ne reverrai sans doute jamais) m'a envoyé ma dernière « remarque » toute sabrée de crayon bleu. Elle souligne « recevoir une lettre d'Angleterre où » : j'ai donc lieu de croire qu'elle ignore que, chez tous les écrivains classiques, « où, avec un nom pour antécédent, remplace le pronom relatif *lequel*, complément d'une préposition, et la préposition elle-même qui le régirait ». Elle souligne d'un trait rageur « il n'y a point de doute que cette épithète ne soit », d'où je me sens autorisé à inférer qu'elle est ennemie du subjonctif. Enfin, comme elle souligne avec une animosité particulière « *cette* épithète », j'en conclus qu'elle s'imagine qu'épithète est un substantif masculin. On naît rôtiisseur, on naît aussi cuisinière.



INVESTIR

Je connais un financier honnête homme... Pourquoi souriez-vous ? Je n'ai pas d'arrière-pensée, je vous le jure, et c'est vous qui venez de me remettre en mémoire ces délicieuses répliques des *Brigands* :

— Eh bien, bon vieillard, racontez-moi, comme vous l'a dit mon père, racontez-moi une histoire de voleurs.

— Volontiers... Il y avait une fois un grand financier.

— Et puis après ?...

— C'est tout.

— Oh ! oh ! bon vieillard... elle n'est pas de toi, cette histoire-là.

— Non, mademoiselle, c'est une histoire que j'ai volée à M. de Voltaire.

Trêve de plaisanteries faciles. N'oublions pas qu'il s'agit de défendre la langue française et que nous n'avons pas une minute à perdre. Cette défense est l'un des soucis de l'honnête financier que je connais, et non pas le cadet de ses soucis. Il est honnête homme au sens classique, c'est-à-dire qu'il a des humanités. Il m'écrit :

« J'ai un scrupule. Je me suis avisé soudain (pourquoi aujourd'hui plutôt qu'hier ?) que depuis peu, cinq ou six années, j'écris, ainsi d'ailleurs que la plupart de mes confrères, au lieu de « placer des capitaux », les *investir*. Cette acception tout anglaise d'un mot authentiquement français, qui, s'il ne date pas des origines de la langue, remonte bien au xv^e siècle, vous semble-t-elle légitime ? N'est-ce pas le même abus que de dire ou d'écrire *réaliser* pour *imaginer*, *concevoir*, *se représenter* ou *se rendre compte* ? »

J'ai répondu par téléphone à l'honnête financier mon ami que c'est précisément le même abus, et que je l'engageais à supprimer de son vocabulaire cette barbare impropreté d'expression. Mais on ne saurait

trancher par le fond une difficulté de cette importance à moins d'en délibérer de vive voix, tête à tête, loin de ces témoins auriculaires qui sont trop souvent sur le fil invisibles et présents. Je me suis donc rendu chez l'honnête financier, et je lui ai dit :

— Peut-être aurions-nous fait plus sage de ne point lever ce lièvre ; mais, à présent qu'il est levé, prenez garde qu'*investir* va trouver des défenseurs qui auparavant n'y songeaient pas, comme *réaliser*, et probablement les mêmes. *Investir* a en français deux sens et rien que deux : c'est, au propre, revêtir d'un pouvoir ou d'une autorité, avec de certaines cérémonies rituelles, dont l'une est la remise de quelque pièce de costume ; ainsi l'on investit les évêques avec la crosse et l'anneau. Dans le langage courant, on investit sans anneau ni crosse, j'entends que le mot signifie simplement mettre en possession d'un pouvoir ou d'une autorité. Vous connaissez bien l'autre sens, le militaire, qui est « envelopper de troupes pour l'attaque » ou « environner de gardes pour la défense ». En anglais, *to invest* signifie vêtir ou revê-

tir, mais signifie en outre *placer*. Il est trop évident que, si les Anglais n'ont point de raison pour dire *placer* au lieu d'*investir*, les Français n'en ont pas davantage pour dire *investir* au lieu de *placer* ; mais les gens qui ont la manie des néologismes et des emprunts aux langues étrangères allégueront leur coutumière excuse, savoir qu'entre *investir* et *placer* « il y a une nuance ». Je vous le demande, la main sur la conscience, apercevez-vous une nuance entre *investir* et *placer* ?

— Je n'en avais remarqué jusqu'ici aucune, mais vous m'y faites penser : l'investissement a je ne sais quoi de plus imposant, et surtout de plus définitif que le placement, même le placement de père de famille. Par exemple, la France avant la guerre a placé en Russie plusieurs milliards : il me viendrait plutôt sur le bout de la langue de dire qu'elle les a *investis*.

— Oui, cette opération est définitive, car il faut nous attendre que nous ne les *désinvestissons* pas de sitôt. Mais ne surprenez-vous pas, si j'ose employer une formule trop pé-

dantesque, le *processus* de la corruption ? On commence par forger le néologisme ou par emprunter le mot de quoi on n'avait nul besoin ; puis, le fait accompli, on le justifie par la nécessité où l'on prétend être d'exprimer « une nuance ». Il serait extraordinaire, avouez-le, que le mot anglais *to invest* eût acquis, en même temps que la nationalité française, un sens particulier qu'il n'a jamais eu en Angleterre.



LES CITATIONS

C'est un véritable cas de conscience. Il peut vous arriver comme à nous tous, EULALIOS, vous que soucie la pureté du langage français, d'être réduit à citer la prose d'un de nos confrères, qui s'en moque. Si vous rencontrez en son texte des fautes trop évidentes, obéirez-vous à l'impératif de la grammaire qui vous fait un devoir de les corriger, ou à celui de Clio, muse de l'histoire, qui vous interdit, lorsque vous alléguez un document, d'y changer un seul iota ? J'ose dire que le conflit est cornélien, quoique l'on ait abusé de cette expression.

Dans l'antiquité, la question ne se posait pas. Moins superstitieux de l'exactitude que

de l'unité du style, les logographes et les annalistes récrivaient à leur manière tous les discours politiques. Nous avons cependant lieu de croire que cette besogne n'était pas alors indispensable comme il semble qu'elle le soit aujourd'hui. Les orateurs d'Athènes et de Rome parlaient assez proprement le grec ou le latin ; on ne trouve pas en ces temps heureux d'équivalent de notre jargon parlementaire, ni de *réglementation* et de *solutionner*. De nos jours, on ne prendrait pas au sérieux un journaliste même, qui, par délicatesse, traduirait approximativement en français le compte rendu *in extenso* de l'*Officiel*.

Cette remarque m'est suggérée par une lettre qu'a reçue et reproduite ici, l'autre semaine, un de nos collaborateurs les plus attentifs et les plus pointilleux. On y peut lire ceci : « Et nous, les artistes de toute sorte, les peintres, les sculpteurs surtout qui *ont* besoin d'ateliers pour travailler, ne *nous* doit-on rien qu'un coin de berge sous un pont ? » Il paraît certain que cette phrase, d'ailleurs pittoresque, est incorrecte et qu'il

faudrait « *qui avons* besoin..., etc. ». En vain objectera-t-on que le *surtout* qui suit *les sculpteurs* met ceux-ci à part et qu'ils sont les seuls sujets du verbe : le correspondant de notre collaborateur ne dit pas, « nous, les peintres », mais : « nous, les artistes de toute sorte, les peintres, les sculpteurs... » En outre, j'ignore si les peintres ont le même besoin que les sculpteurs de travailler dans des ateliers, mais je sais qu'ils en ont l'habitude. Il serait donc inutile de chicaner, il fallait bien « *qui avons* », et le correspondant de notre collaborateur n'a point sans doute une situation littéraire telle que l'on doive justifier ses fautes de français, comme on fait celles des grands écrivains, par d'audacieuses figures de rhétorique. Cependant notre collaborateur, à qui le cœur saignait (du moins je l'espère) de transcrire cette cacographie, a fait conscience de la rectifier.

J'admire ce scrupule, mais je ne laisse pas de le trouver excessif. Il va de soi que si la faute était essentielle, ainsi que dans le mot historique bien connu : « C'est nous qui

sont les princesses », on ne saurait souffrir un changement qui retirerait à la formule originale, non seulement toute saveur, mais toute signification. Dites : « C'est nous qui sommes les princesses », vous aurez beau ajouter : « C'est ici qu'il faut rire », personne ne rira. Mais dites : « Nous les peintres et les sculpteurs qui avons », au lieu de « Nous les peintres et les sculpteurs qui ont », les deux phrases présenteront exactement le même sens — et le même intérêt. En revanche, les puristes d'occasion qui cherchent la petite bête, faute de mieux, ont eu le plus grand tort de relever une prétendue incorrection dans le discours que le Nonce a, le 1^{er} janvier, adressé à M. le Président de la République. « Mes collègues et moi, avons l'honneur et la joie d'offrir à Votre Excellence les vœux que nos souverains et nos chefs d'Etat, ainsi que nous-mêmes, *forment* pour la France. » C'est justement comme il faut dire, attendu que ce sont les souverains et chefs d'Etat qui *forment* des vœux, — ainsi que nous-mêmes.

P. S. — Je répondrai samedi prochain à de nombreuses lettres qui m'ont été adressées, pour un écho sur *avant que* et *avant que ne*, dont je ne suis du reste point l'auteur.



AVANT QUE, AVANT QUE NE...

J'ai commis une imprudence grave en annonçant huit jours d'avance mon dessein de répondre aux lettres que m'avait, fort indûment d'ailleurs, values un écho où je ne suis pour rien, sur *avant que* et *avant que* NE. Mes correspondants, déjà nombreux, sont aussitôt devenus légion. Jamais je n'aurais cru qu'un si petit mot pût à ce point échauffer les populations, dans un temps où le genre est de dire : « Je me moque de m'exprimer bien ou mal, et pourvu que je me fasse comprendre, je n'en demande pas plus. » Comme si la seule façon de se faire comprendre n'était pas de s'exprimer proprement et correctement ! Il est vrai que l'à

peu près suffit, pour ce que la plupart des gens ont de beau à raconter.

Si je parle des « populations », c'est que j'ai reçu plusieurs lettres qui ne portaient pas notre timbre national ; une notamment d'un élève de rhétorique au collège Saint-Michel de Bruxelles, qui m'écrivit fièrement : « Monsieur, nous sommes nous les Belges qui tâchent de bien parler français. » Cela n'est-il pas touchant ? Eh bien, il se pourrait que ce jeune rhétoricien m'eût seul écrit quelque chose de décisif sur ce fameux *ne*. Il me soumet l'opinion de son professeur, « qui nous a, dit-il, assuré que *avant que ne* devait être banni et qu'il fallait toujours mettre *avant que*, car en latin on traduit cela par *antequam* sans négation. » Si vous rapprochez de cet *antequam* sans négation le *timeo NE veniat*, que l'on traduit en français par *je crains qu'il NE vienne*, peut-être que vous entreverrez une lueur de logique et une chance de justifier l'emploi ou la suppression du *ne*. C'est là une fortune si rare dans les controverses de grammaire qu'il fallait la signaler, mais n'en tirons pas de

conséquences trop rigoureuses ; car d'excellents auteurs ont dit : « Je crains qu'il vienne. »

Comme d'autres, non moins excellents, ont toujours tenu pour le *ne*, je trouve surprenant que M. Camerlynck, agrégé de l'Université, interprète officiel et à ce titre bien connu, puisse nous écrire : « Je mets *de peur que cela soit*, parce que *de peur que cela NE soit* voudrait strictement dire *de peur que cela ne soit pas* ; chacun sait que l'idée de négation est exprimée par *ne*, et non point par la particule explétive *pas*. » Hélas ! chacun ne le sait guère et je ne m'en aperçois que trop, car je n'ai encore persuadé qu'un très petit nombre de personnes que *ce n'est pas rien* signifie précisément *ce n'est rien* et qu'il *n'y a pas que* est une locution barbare. Mais je me vois obligé de remontrer à M. Camerlynck que tous les *ne* ne sont pas si négatifs qu'il pense. Certains sont plus explétifs encore que la particule *pas*, et singulièrement après un comparatif d'inégalité. Racine, dans *Bérénice*, a dit :

Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

Descartes, en revanche, dans le *Discours de la Méthode* : « Ils n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont » ; » ; et La Bruyère : « On n'est pas plus maître de toujours aimer qu'on l'a été de ne pas aimer. »

Tous les raisonnements en ces matières sont oiseux, l'usage est maître. Or il exige le *ne* après certaines locutions conjonctives, comme à *moins que* :

Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe ?

A rebours, il veut qu'on dise : « Devant que les chandelles soient allumées », et il n'y a pas un seul exemple de *devant que ne*. Pour *avant que*, les meilleurs exemples ne comportent pas le *ne*, et il faut aller jusqu'à Buffon pour le rencontrer. C'est une autorité, bien que l'on ne soit pas obligé de croire, sur la foi d'Anatole France, qu'il est le meilleur de nos prosateurs classiques.

Les grammairiens, naturellement, ont voulu marquer une distinction entre *avant*

que et avant que ne. Ils prétendent que celui-ci est plus dubitatif. L'annuaire des téléphones étant la cause première de cette petite querelle de mots, n'est-ce point le cas d'observer qu'il faudrait dire *avant que je demande la communication* et *avant que je ne l'obtienne*, vu que le second est plus douteux que le premier ? Mais ces nuances n'ont jamais été sensibles qu'à l'œil inquiet des grammairiens.

P. S. — Je reçois l'invitation d'un officier supérieur, qui va faire, au Collège libre des sciences sociales, des leçons sur l'art d'écrire. Je regrette que mes occupations ne me permettent pas d'y assister, et je le prie de vouloir bien trouver ici, avec mes remerciements et mes excuses, l'assurance que je lui rendrai sa politesse, quand j'ouvrirai prochainement, à l'Ecole de guerre, mon cours d'artillerie.

INCONSÉQUENCES

On m'a posé cette question, un peu bien subtile, mais non pas dénuée d'intérêt :

« Lorsque vous dites *Il faut*, vous entendez *Il est nécessaire*. Lorsque vous dites *Faut-il* ? vous entendez *Est-il nécessaire* ? Pourquoi, lorsque vous dites *Il ne faut pas*, entendez-vous le plus souvent *Il est nécessaire de ne pas*, et non *Il n'est pas nécessaire* ? »

Pourquoi ? Je n'en sais rien. *Pourquoi* est un mot qu'il ne convient guère d'employer en ces matières ; car il préjuge une explication logique et l'on sait que l'usage, ici maître souverain, a des raisons que la raison ne connaît pas ; ou plutôt il se passe fort bien de toute raison.

Le fait est que *falloir* négatif a bien le sens qui paraît agacer l'entendement trop rigoureux d'une aimable correspondante. Tout ce que je peux lui dire pour dissiper ses alarmes, c'est que ce déplacement du point d'application de la négative date de la plus haute antiquité. En grec, par exemple, οὐκ ἔφη ne signifie pas *il ne dit point*, mais *il dit que non*, *negat* ou *negavit*. Les inconséquences de la syntaxe et du vocabulaire, ainsi que les liaisons dangereuses dans la meilleure société, deviennent à la longue respectables et, en quelque sorte, légitimes.

Si ma correspondante avait été un correspondant, je ne lui aurais point donné le pas sur un jeune Anglais qui m'écrit de Saint-Germain où il apprend notre langue, et qui, à titre d'étranger, doit passer le premier partout.

Il s'étonne, fort judicieusement, de voir employer l'un pour l'autre les mots *emplir* et *remplir*, *vêtir* et *revêtir*, et il me demande s'il n'y aurait pas au fond la même différence entre *vêtir* et *revêtir* qu'entre *s'habiller* et *se rhabiller*.

Il devrait y avoir la même différence, mais l'usage ne la fait point. Il est bien fantasque, l'usage, le bon usage ! Car enfin il m'autorise à dire que je remplis un pot lors même que je ne l'ai pas déjà une première fois *empli* ; et si je dis que je *rentre* dans un lieu d'où je ne viens pas de sortir après y être d'abord *entré*, il me reproche de m'exprimer comme les apaches qui se menacent réciproquement de « se rentrer dans le chou ».

Ce langage est ignoble ; mais Racine a dit :

La coupe dans ses mains par Narcisse est *remplie*.

Et Buffon :

« Quelque ressemblance qu'il y ait entre le Hottentot et le singe, l'intervalle qui les sépare est immense, puisqu'à l'intérieur il est *rempli* par la pensée, et au dehors par la parole. »

Cet exemple n'est pas fort bon, mais il a je ne sais quoi de solennel en même temps que de comique, et je n'ai pu résister au plaisir d'en égayer cette remarque.

FAUSSE SCIENCE, FAUSSE ÉLÉGANCE

Fausse science, fausse élégance sont les deux pires ennemies du bien parler et du bien écrire. Certains primaires, qui prennent *j'eus* pour *j'eusse* et qui omettent l'accent circonflexe à la troisième personne de l'imparfait du subjonctif, mais qui en mettraient plutôt deux sur *Le Havre* dont l'étymologie leur est inconnue, se flattent d'être habiles et clercs en fait de langage parce qu'on leur a dès l'enfance révélé deux ou trois curiosités de vocabulaire ou de syntaxe.

Ils sont, par exemple, tout fiers de savoir qu'*immense* veut dire « qui ne peut être mesuré », et ils ont la prétention ridicule de défendre qu'on lui donne le sens, légi-

timement dérivé, de « très grand » ou « très étendu ». Ils savent qu'*ennui* était au xvii^e siècle beaucoup plus fort que de nos jours, et que *gêner* signifiait « torturer ».

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !

(*Bérénice*, I. 4.)

Et le puis-je, madame ? Ah ! que vous me gênez !

(*Andromaque*, I. 4.)

Il savent qu'*étonner* veut proprement dire « foudroyer », et quand on leur annonce la mort inopinée d'un ami ou d'un parent, ils disent avec tranquillité : « Ce coup m'étonne. » La veuve est scandalisée de tant de froideur : ce n'est pas sa faute, elle ignore les finesses du français classique, et si elle ne les ignorait pas, en d'aussi pénibles circonstances elle serait excusable de les oublier.

Ce qu'il faut savoir, c'est que la valeur des mots change avec les années : il est rigoureusement obligatoire de leur donner celle que leur attribue le bon usage au moment précis où on les emploie.

Mais l'usage n'en peut modifier que la

valeur, non le sens, et encore moins le retourner. Ce n'est point fausse science de savoir que *fruste* signifie « effacé par le frottement » et ne signifie pas « mal dégrossi » ; ce n'est point pédantisme de se refuser à le prendre dans cette dernière acception et de s'obstiner à le rétablir dans celle qui est seule authentique. Rappelons aussi une fois de plus que *mièvre* signifie vif, malicieux, espiègle, et ne signifie point *maniéré*.

Pour la fausse élégance (qui ne va guère sans fausse science), les trois quarts au moins des solécismes et des barbarismes, sans compter les bévues, lui sont imputables. Un auteur dramatique, poète à ses heures — je ne le nommerai pas, il n'est plus là pour se défendre — trouvant le mot *zénith* trop usuel et vulgaire, le remplace par *nadir*, il remplacerait aussi bien le haut par le bas : fausse élégance, outre la sottise, qui ferait rire un élève de la maternelle.

Mais le plus parfait exemplaire de la fausse élégance est l'emploi de *malgré que* pour *quoique*. Certains vont jusqu'à *en dépit que*. Les deux ne doivent s'employer qu'avec le

verbe avoir : *malgré qu'il en ait, en dépit qu'il en ait*. On m'objectera que des écrivains qualifiés ont fait de *malgré que* une locution conjonctive : eh bien, c'est une faute avérée que des écrivains qualifiés ont commise, et ce n'est ni la première, ni la dernière. Mais, dira-t-on encore, *quoique, bien que*, cela est si commun ! Que m'importe que cela soit commun, si cela est correct ! Molière nous a dicté sur cet article la bonne règle, c'est assez son habitude :

— De toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

— Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

— Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup.



LES PETITES FAUTES

Sont-elles si petites ? On veut le croire, pour la commodité de la conscience, et on n'a pas trop de peine à le croire parce qu'elles sont, en effet, imperceptibles. Pour les saisir, il faudrait avoir de l'oreille : qui a de l'oreille, au siècle du jazz ?

Ces petites fautes que je dénonce sont les lettres superflues qu'en dépit de l'orthographe on introduit dans certains mots, et les prépositions abusives dont, au mépris du bon usage, tant ceux qui écrivent que ceux qui parlent chevillent et alourdissent leurs phrases. Pourquoi cet étrange subjonctif *que nous ayions, que vous soyez ? Ayons et soyez* suffisent. — Mais ne faut-il pas écrire

vous voyiez ? — Oui, à l'imparfait, et voyez au présent. Votre exemple n'a aucun rapport avec le mien.

— Pourquoi, Eulalie, vous de qui le nom témoigne que vous vous piquez de parler bien si, comme le pensait Balzac, il y a quelque part de vérité dans l'onomatomancie, pourquoi vous obstinez-vous à dire *c'est de ma faute* ? Ne savez-vous pas qu'il faut dire *c'est ma faute* ?

— Une vétille !

— Non, s'il vous plaît : une tache de rousseur. Une passe. Mille, et le plus joli visage est déshonoré... Pourquoi dites-vous *je suis à court d'argent* ? Il faut dire *je suis court*...

— Dirai-je donc *je suis courte* ?

— Marguerite Buffet l'ordonne, Vaugelas le défend, et l'Académie a décidé que *court* est bien ici un adjectif, point un adverbe.

— Jamais vous ne me ferez dire *je suis courte* ! On rirait.

— Tournez donc autrement votre phrase, mais ne faites pas une faute sciemment.

— Eh bien, je dirai désormais que je suis fauchée.

— Soit ! C'est de l'argot, mais non du pire.

Il y a des sauvages qui disent et qui écrivent *en outre de*. *En tête-à-tête* a presque remplacé *tête à tête*, et je consens que ce n'est pas une faute énorme, puisque *tête-à-tête* avec les traits d'union est un substantif composé ; on peut aussi bien dire *en tête-à-tête* que *dans le tête-à-tête*. Mais prenez garde qu'on ne s'arrêtera pas en si beau chemin. Bientôt le nom composé ne sera plus *le tête-à-tête*, mais *l'en tête-à-tête* ; on causera de ceci ou de cela *dans l'en-tête-à-tête* ; jusqu'où ira-t-on ? Dieu le sait.

Jadis on usait bien joliment du verbe *faire* pour éviter les répétitions. Le testament d'un financier célèbre, mort il n'y a guère, débutait par ces mots : « Je demande à reposer en paix auprès de ma première femme. » Au temps que les honnêtes gens savaient parler, ils eussent dit que ce financier n'aimait pas sa deuxième femme *comme il avait fait la première*. On ne manquerait

pas de dire aujourd'hui comme *il avait fait de la première. Peccato !*

Quelqu'un me signale cette phrase, dans une récente biographie de Voltaire : « Nous avons tous bénéficié *sur* les réformes dont il s'est fait le propagateur », et ajoute : « Je croyais qu'on pouvait bénéficier *de* réformes, et non pas *sur* des réformes. » — Ni l'un l'autre : on *profite* de réformes, on ne *bénéficie* que *sur* une marchandise, qu'on revend plus cher qu'on ne l'a payée. Mais le style boutiquier envahit tout.



QUELQUES HORREURS

On m'écrit : « Monsieur, n'allez-vous pas noter d'infamie l'abominable barbarisme *parution*, qui, pour comble de scandale, a été lancé par des éditeurs d'œuvres littéraires ou prétendues telles ? » Que je me sens d'obligations à ce correspondant, à cet ami inconnu ! Il ne se doute pas du service qu'il me rend. Je suis, en effet, de son avis sur *parution* et je trouve que ce mot malsonnant gâte les réclames de librairie les plus ravissantes ; mais je n'aurais jamais osé le dire, on ne risque pas de déplaire aux éditeurs, tous les gens de lettres, mes frères, me comprendront. Du moment qu'un autre l'a dit, j'y peux souscrire : franchement *pa-*

ruption est une horreur. On devrait le rayer du dictionnaire, s'il y était ; mais il n'y est pas, ou pas encore, Dieu merci !

L'avocat du diable me réplique :

— Rayerez-vous *comparution* ?

— Je voudrais bien ! Mais les gens de loi me feraient un mauvais parti. Ils seraient capables de me citer à *comparoître*.

— Au fait, poursuit le Malin, qui a juré de me pousser à bout, dites-vous *réappa-raître* ?

— Sous aucun prétexte ! *Reparaître* me suffit.

— Mais vous dites *réapparition* ?

— J'y suis réduit, puisque *reparaître* n'a point formé régulièrement de substantif ; ou plutôt j'y serais réduit si j'écrivais, soit sur la médecine, soit sur l'astronomie. J'observe que les docteurs et les savants qui ne regardent pas à leurs pieds sont presque les seuls à employer *réapparition*. Les docteurs n'ont pas d'excuse ; car ils pourraient aussi bien appeler *récidive* « la *réapparition* de symptômes alarmants ». Maintenant, il se peut, je n'en sais rien, que ce mot disgracié soit

indispensable à Bailly, lorsque dans son *Histoire de l'astronomie moderne* il doit écrire : « La disparition et la réapparition des satellites de Jupiter, ces signaux presque instantanés, partout aperçus, sont les plus propres à donner les longitudes. » Je consens que Laplace ne puisse non plus s'en passer, et je ne vois pas comment il tournerait mieux ceci : « Quelquefois, dans l'intervalle de sa disparition le soir à sa réapparition le matin, on voit la planète Mercure se projeter sur le disque du soleil sous la forme d'une tache noire qui décrit la corde de ce disque ». Mais je ne suis ni Bailly, ni Laplace, ni même médecin de Molière, et j'évite *réapparition*. C'est proprement un terme technique : le bon usage de jadis n'admettait point les termes techniques dans la conversation des honnêtes gens.

— Ah ! depuis, il a passé de l'eau sous le pont, comme on dit.

— Très vulgairement.

— Merci... Un mot encore. Vous dites, n'est-ce pas, *disparition* ?

— De préférence ; mais je vais bien vous

étonner : je n'ignore pas que les Genevois disent *disparution*. Est-ce une raison, je vous prie, pour que je le dise, moi ? Je suis Parisien... N'avez-vous pas quelques autres horreurs à me soumettre ?

— Feuillotez votre courrier... Tenez, l'on vous écrit : « Le mot *imminent* ne signifie-t-il pas *dont la menace est prochaine*, et l'employer dans le sens de *prochain* sans idée de menace, n'est-ce pas s'exprimer comme un portier d'hôtel ? Xavier dirait-il : « On donne pour imminente la candidature à l'Académie de... »

— Chut ! Ne lisez pas le nom. La plaisanterie est un peu forte, mais la remarque est juste... Je m'étonne que mon correspondant, pendant qu'il y était, ne m'ait point demandé s'il convient de dire *péril imminent* ou *éminent*.

— Je pense, fit l'avocat du diable, qu'il n'y a point de doute ?

— C'est ce qui vous trompe. On a dit *péril éminent* durant tout le seizième siècle, et le raisonnable Vaugelas, qui le déplore, avoue que *péril imminent* est inusité.

— Il ne l'est plus aujourd'hui !

— Vous voyez, dis-je, que le langage, qui se corrompt la plupart du temps, s'épure aussi quelquefois. Le progrès n'est pas toujours en marche arrière.



DEUXIÈME VISITE AU MUSÉE DES HORREURS

Ce musée n'ayant d'autre conservateur que monsieur Tout-le-Monde, le plus grand désordre y règne. Je n'essaierai point d'y faire des rangements. Ce serait un travail d'Hercule (supposé que ce héros ne soit pas entré dans les écuries d'Augias, comme disait Barbey d'Aurevilly, pour y ajouter). Je me promènerai parmi les horreurs au hasard, mais non point sans guide ; car mes aimables correspondants se disputent l'honneur de me signaler celles des pièces exposées dont la vue les affecte le plus douloureusement.

Je les remercie de leur obligeance, et je m'empresse... j'allais écrire « d'en profi-

ter », je veux bien écrire « d'en bénéficier », pour faire plaisir à l'un d'eux qui me reproche une sévérité excessive, notamment lorsque je condamne ce mot. Je ne le condamne pas absolument ; j'ai seulement dénoncé son origine commerciale et déploré que le style boutiquier nous envahisse. Il n'y a que demi-mal quand le style boutiquier est inélégant sans doute, mais correct.

Un autre de mes lecteurs se plaint avec plus de raison qu'un critique ait récemment écrit « ce style tout imprégné de *deko-brisme* », et que les marchands de son quartier vendent « des portugaises de claires *marrennisées* ». Puis, il me prie d'élucider la question *juguler* (il y a donc une question *juguler* ?) et il me confie que l'autre semaine, aux « actualités cinématographiques », — comme on dit, hélas ! — il n'a pas lu sans tristesse cette légende : « L'explosion juggle la fureur des flammes. »

Je vais décidément ce matin passer pour latitudinaire, tant pis. J'avouerai, la vérité m'y pousse, que si j'éprouve un véritable chagrin lorsque j'entends un savantissime

docteur se faire fort de juguler un rhume de cerveau, en revanche, l'explosion qui jugule la fureur des flammes me fait rire sans arrière-pensée. Je regrette que nos médecins, qui écrivaient, il n'y a pas cent ans, le plus nettement, le plus sobrement du monde, et qui auraient pu, à bien plus juste titre que les rédacteurs du code civil, donner des leçons de style aux romanciers élèves de Stendhal, se croient obligés maintenant de s'exprimer comme l'écolier limousin de Rabalais ; mais le cinéma n'est pas un cours du soir, et son jargon ridicule, non plus que celui des marchands d'huîtres, ne saurait nuire à la santé du langage français. *Marrenniser* m'inquiète beaucoup moins que *réaliser*.

Je n'attache même pas grande importance aux fautes d'orthographe qui s'étalent sans pudeur sur l'écran. Nos jeunes gens, qui écrivent couramment *pécunier* pour *pécuniaire* et *en définitif* pour *en définitive*, n'ont plus rien à désapprendre. A propos d'orthographe, un de mes correspondants me blâme d'avoir écrit « un certain *fond* de

santé », au lieu de *fonds*. J'ai eu tort parce que je l'ai fait sans y penser, mais j'aurais eu raison si je l'avais fait exprès. Cette distinction de *fond* et de *fonds*, qui viennent du même latin *fundus* et qui sont le même mot, est une des sottises de la grammaire française...

C'est une sottise, ce n'est pas une horreur, et je me suis laissé détourner de mon objet. Mais voici que les gardiens du musée crient : « On ferme ! » Avant de sortir (non sans esprit de retour), je veux répondre encore au même correspondant qui me demande s'il ne vaut pas mieux dire « aller *en* bicyclette » que « aller *à* bicyclette ». Il allègue le précédent « aller *en* chemin de fer ». Je me souviens que, lors de l'invention des bicyclettes, des reporters diligents avaient posé la même question à plusieurs de ces personnes considérables que l'on appelle des personnalités, entre autres à Dumas fils. L'auteur du *Demi-Monde*, qui n'était pourtant pas un puriste, avait répondu :

— Je ne dirai jamais monter *en* bicyclette. Monter *en* chemin de fer me suffit.

AU MUSÉE DES HORREURS : LE RAYON DES SPORTS

J'étais retourné au musée des horreurs, et je flânais dans la galerie des fausses horreurs. C'est l'endroit du musée où se divertissent le mieux les grammairiens que le démon de l'ironie ou de la perversité tourmente.

— Monsieur, venez donc par ici, me dit un officieux en me tirant par la manche. Ne mettez-vous pas un jour au pilori de votre journal les malfaiteurs qui écrivent *j'ai été* pour *je suis allé* ?

— Monsieur, me dit un autre, n'est-ce pas une faute énorme d'employer *causer* pour *parler* ?

— Messieurs, répondis-je, vos intentions sont pures, mais votre zèle est inconsidéré. C'est une faute ignoble, je dirai même crapuleuse, de *causer* à quelqu'un, à moins qu'on ne lui cause du plaisir ou de la peine ; mais *causer* sans ce fâcheux à signifie fort correctement *s'entretenir*, et M^{me} de Sévigné ne faisait point scrupule d'écrire : « Je cause avec nos vaches et nos moutons. » Quant aux malfaiteurs qui emploient *j'ai été* pour *je suis allé*, ou *je fus* pour *j'allais*, savez-vous seulement leurs noms ? Ils s'appellent Molière, d'Ablancourt, Pascal, Bossuet, Hamilton, Fontenelle, j'en passe...

Sur ce, un troisième personnage me dit à l'oreille :

— Envoyez donc au diable ces chercheurs de petite bête et venez avec moi au rayon des sports. Je vous y ferai voir les plus belles horreurs de l'exposition.

— Vous me croirez, dis-je, si vous voulez : je m'en doutais.

— Il est convenu que nous acceptons les termes techniques, fussent-ils empruntés à une langue étrangère...

— Naturellement ! On a toujours le droit de parler anglais, pourvu que ce soit de bon anglais, qu'on l'avoue, et qu'on n'affiche pas la prétention de le faire admettre aux honneurs du dictionnaire.

— Nous ne nous en prenons pas non plus à l'argot...

— Mais non !... Si c'est l'argot du peuple... Car celui du monde n'a ni couleur ni saveur. Ces gens-là ne savent même plus s'encanailler.

— Monsieur, courez-vous à pied ?

— J'ai couru.

— Quand vous arriviez premier ou second, en quels termes annonciez-vous votre victoire ou votre place ?

— Je disais : « Je suis arrivé premier ou second. » Je suis de l'école de M. Jourdain : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. »

— Eh bien, maintenant, on dit : faire premier, faire second.

— Comme on dit faire de l'infection ou de la neurasthénie ?

— Tout juste... Quand une équipe pari-

sienne va jouer en province, elle est ordinairement reçue à la gare par « les locaux ».

— Voyez-vous cela !

— Si cordiale que soit cette réception, ce n'est pas ce qui l'empêchera tout à l'heure de les jouer.

— Vous dites ?

— De les jouer.

— Ce qui signifie ?

— De jouer contre eux. Jouer est en train de devenir un verbe actif.

— Quelle chance il a !

— Au fait, me dit brusquement mon interlocuteur inconnu, n'ai-je pas lu quelque part que vous avez été *accidenté* la semaine dernière ?

— Plaît-il ?

— Mais oui, accidenté. C'est bien à vous que ce discours s'adresse. Je ne vous prends pas pour un terrain ni pour une route. Ne faites donc pas l'ignorant. Vous savez aussi bien que moi qu'*accidenté* veut dire « qui a eu un accident », et s'applique, selon les cas, soit à vous-même ou à votre voiture. D'ail-

leurs, vous êtes assuré, j'imagine, et toutes les compagnies d'assurances ont *officialisé* ce mot.

— Monsieur, j'étouffe, je veux sortir d'ici.



AU MUSÉE DES HORREURS : LES DONS GRATUITS

Je ne quitterai point ce lieu sans remercier comme il se doit toutes les généreuses personnes qui l'enrichissent de leurs dons gratuits. Par parenthèse, je n'aime guère cette façon de parler, je ne l'emploierais certes point, je la rangerais dans le musée des horreurs, si elle n'était consacrée par l'histoire et si elle ne datait de l'âge classique. Il n'empêche que « don gratuit » est un pléonasme, puisque *gratuit* signifie justement ce que l'on donne pour rien. « Donner pour rien » a l'air aussi d'un pléonasme ; mais Covielle, dans le *Bourgeois gentilhomme*, ne dit-il pas du père de M. Jour-

dain : « Il était fort officieux, et, comme il se connaissait en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, qu'il donnait à ses amis pour de l'argent » ? Evidemment, ce n'est point là ce qu'on peut appeler don gratuit. Passons.

Le musée des horreurs n'agrée point toutes les libéralités qu'on lui fait. Le Conseil d'Etat doit être d'abord entendu, et l'avis de cette haute assemblée ne saurait être favorable, quand on me prie par exemple de publier que, si *remplir* peut sans faute être substitué à *emplir*, c'est que l'*r* ici n'indique pas une réitération : le ronflement de cette consonne fait tout bonnement une harmonie imitative, comme les glouglous de la bouteille qu'a chantés Molière dans *le Médecin malgré lui* :

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos petits glouglous !

Est-ce bien sérieux ?

Dois-je aussi prendre au sérieux le donateur qui m'offre cette remarque sur *j'ai été*

et *je suis allé* : « Le premier signifie une course simple, sans retour, et le second marque que l'on a séjourné » ? Car, supposé qu'il y ait entre les deux une nuance, ce serait exactement le contraire. Au fait, puisque *supposé que* m'est venu au bout de la plume, je profite de l'occasion pour rappeler que tous les anciens auteurs écrivent en effet *supposé que* : pourquoi tous les modernes ont-ils la rage d'écrire à *supposer que* ? Ce n'est pas une horreur très horrible, mais ce n'est pas le bon usage.

Je m'excuse également de donner place en nos vitrines au verbe *court-circuiter*, qu'il paraît qu'un éminent professeur de physique ne rougit pas d'employer dans ses leçons. Je me borne à souhaiter que le ridicule, qui hélas ! ne tue plus les gens, tue encore les mots. Il m'est assez indifférent que le mot *revalorisation* soit devenu courant et que, dans certains établissements de crédit, on inscrive en travers d'un chèque ce participe baroque : *positionné*. Je ne crains pas que les puissances d'argent contribuent à gêner le parler français. Je ne redoute pas davan-

tage le jargon des politiques. Qui sait si les artistes ne sont pas plus dangereux ?

Depuis que les gens de lettres, qui jadis gardaient mieux leur quant-à-soi, se sont mis à fréquenter les ateliers, ils n'y ont recueilli que des métaphores incohérentes et de grossières fautes de français. Qui a inventé cette expression à mourir de rire, que je relève dans maints romans naturalistes : « Elle entra, le chapeau en bataille » ? Un peintre, sans doute, qui ne savait pas que porter son chapeau en bataille, ce n'est pas le porter d'un air provocant, mais le mettre comme Napoléon mettait le petit chapeau.

Le pire crime grammatical des artistes est d'avoir fait de *réussir*, qui est neutre, un verbe actif. Ils disent « un tableau réussi », et nous avons fini par dire « une pièce réussie ». Ceci me conduit tout droit au verbe *sortir* pris activement. On me signale de toutes parts cet abus scandaleux, et cette fois je voudrais bien approuver sans réserve les correspondants qui le dénoncent ; mais je me vois contraint d'avouer que Bossuet lui-même a écrit « sortir quelqu'un d'affaire »,

et que l'Académie n'a pas eu le courage de condamner cette expression : elle l'a toutefois blâmée dans ses considérants. Quant à *sortir* actif dans le sens de tirer d'une condition ou d'un état, il n'y a qu'un exemple, de l'insupportable Genlis, et ce n'est vraiment pas une autorité.



LE STYLE BRAGANCE

Lorsque j'étais enfant — ajouterai-je comme Rabelais : il n'y a pas trois jours ? Non, il n'y a pas trois jours, car il y a bien un demi-siècle et plus — lors donc que j'étais enfant, les mères bourgeoises, évidemment sans penser à mal, usaient d'une expression qui me choquait au plus haut point et que je ne puis me rappeler sans horreur. Elles disaient, elles osaient dire à « la bonne » qui emmenait leur fils chéri au parc Monceau ou aux Champs-Élysées :

— Vous ne le laisserez pas jouer avec les petits pauvres.

J'avais, comme à cet âge, une générosité chatouilleuse, mais surtout un sentiment

très exact de la réciprocité diplomatique, et je me demandais — cela n'est point trop bête, — si les mamans du peuple ne disaient pas de même à leurs garçons :

— Fais-moi le plaisir de ne pas jouer avec les petits riches.

Dans les jardins de la littérature, personne ne s'aviserait de jouer avec les petits pauvres ; mais on ne saurait trop engager ceux qui sont nés sans génie à ne pas courir après les petits riches et à ne jamais leur dire :

— Voulez-vous jouer avec moi ?

On leur recommande la simplicité. Hélas ! elle n'est pas non plus à la portée de tout le monde. Mais qu'ils se méfient du pittoresque, du style Bragance, et en général de toute espèce de style.

L'ignorance curieuse de pittoresque fait commettre des bévues comme le « chapeau en bataille » dont je me moquais l'autre samedi. Un ancien officier m'écrit à ce sujet que le chapeau se portait en bataille, en demi-colonne ou en colonne, par analogie avec les formations d'une troupe de cava-

lerie : en bataille, c'est-à-dire comme le portent encore les écuyers de Saumur en grande tenue ; en demi-colonne, c'est obliquement, comme les polytechniciens, les gardes républicains et les garçons de recette ; en colonne, dans le sens de la longueur du cheval, comme certains maréchaux de l'Empire. Mais songez-vous à l'effarement du romancier mondain qui a écrit cette belle phrase : « Elle entra, fringante et le chapeau en bataille », si quelque vieux militaire lui venait dire froidement : « A sa place, je l'aurais mis plutôt en demi-colonne » ?

Je m'aperçois que je tarde un peu trop à révéler le sens de ces mots « style Bragance ». Je les ai jetés là sans crier gare, comme s'ils étaient d'un usage courant : ils sont de mon invention, je l'avoue sans nulle vanité. Les érudits se souviennent-ils d'une des plus fameuses chansons du Chat-Noir, intitulée *l'Expulsion* ? Il s'agissait de l'expulsion des princes, dont la cause ou le prétexte fut, comme on sait, une certaine soirée donnée pour les fiançailles du duc de Bragance. « Faut-il, s'écriait le chanson-

nier, faut-il que son orgueil soye profonde pour s'être... donné un nom comme ça ! Il peut pas s'appeler comme tout le monde ? »

Eh bien, j'entends par style Bragance le style des gens qui ne peuvent pas s'exprimer comme tout le monde. C'est un grand ridicule quand on est n'importe qui.

Madame, si vous achetez vos toilettes dans un magasin où elles sont faites en série, ou si vous les faites exécuter par une toute petite couturière, évitez de dire qu'elles sont *d'un parisianisme aigu*, que vos robes sont *allurées* et vos manteaux *silhouettants*. S'il vous plaît de faire vos courses et vos emplettes parée, comme dirait Flaubert, de la dépouille des fauves, confessez donc tout bonnement que c'est de la peau de lapin, et ne dites pas avec emphase : « Ma fourrure visonisée ». Il vous est bien permis d'aller au cirque et d'aimer les clowns ; mais n'appeliez pas leurs pitreries des *charlottades*. Vous vous intéressez au sport et vous vous tenez au courant des épreuves ? Soit ! mais ne dites pas : « Les *en-route* de la semaine ». Enfin, si au thé de M^{me} Gibout vous parlez

d'un mariage blanc, ne dites pas : « Il ne l'a épousée que de nom ».

J'ai toutefois quelque scrupule à vous déconseiller cette dernière drôlerie ; car nous n'avons pas tant d'occasions de rire et il n'en faut pas manquer une.



INUTILITÉS

Un directeur en matière de langage doit suggérer le souci de la perfection à ceux qui se fient sur ses lumières ; mais il doit savoir aussi, comme Tartuffe, « l'art de lever les scrupules ». N'oublions pas la distinction qu'après les casuistes les psychiatres ont établie, entre la crainte de Dieu qui est le commencement de la sagesse, et la *phobie* de Lui déplaire, qui est le premier symptôme d'un dérangement ou de la raison ou de la sensibilité.

Osez ! dirai-je à tous les ignorants de bonne volonté. Si vous errez, on vous pardonnera, en vertu de la parole divine : *Ils ne savent ce qu'ils font* ; pourvu du moins

que ne le sachant pas vous n'ayez pas la prétention de le savoir : car c'est là le péché suprême contre l'Esprit. Il faut bien faire des fautes pour avoir ensuite le mérite de les corriger ; mais si vous tremblez toujours, si vous êtes paralysé par la superstition, vous ne ferez pas même de fautes, vous ne ferez rien.

Ma charité s'émeut, je voudrais apaiser les alarmes d'une jeune fille, secrétaire d'un grand industriel qui chaque matin lui dicte une vingtaine de fois cette phrase : « J'ai l'honneur de vous accuser réception... » Elle me demande si elle a bien le droit de l'écrire. Ecrivez-le, mademoiselle, en toute sûreté. Votre responsabilité n'est point engagée. Si c'est une faute, elle retombera sur le grand industriel qui vous la dicte. Mais Voltaire a écrit : « M. Plet ne nous accusa ni la réception de cette lettre ni celle d'un assez gros paquet que je lui avais adressé », et Voltaire a toujours passé pour un écrivain soigneux. Il fait autorité. Voltaire suffit, disait Renan.

Eh ! monsieur, qu'importe que vous écriviez le *sang-froid* ou le *sens froid* ? Croyez-

moi, ce n'est pas ce qui empêchera la terre de tourner. Tenez-vous à *sang-froid*, puisque l'usage présent le veut ainsi. Vous me dites qu'un de mes illustres confrères écrit toujours *sens froid*. Je n'en savais rien, car il est un de ceux que j'estime de confiance mais que je me garderais de lire. S'il écrit *sens froid*, c'est une affectation bien puérile. D'ailleurs, cet illustre confrère a probablement raison, en principe. J'avoue qu'il est ridicule d'écrire *sang-froid* et *sens rassis*, sous prétexte que « c'est le sang qui s'échauffe ou se refroidit et le sens qui se trouble ou se rassoit » (Littré). Ajoutons que le vieux Froissart a écrit : « ... Et revint en son sang », pour : il reprit ses sens. De sorte qu'il y en a pour tous les goûts.

Ceci nous amène fatalement, hélas ! à l'orthographe de *sens dessus dessous* et de *sens devant derrière*. Nous n'échapperons pas cette chinoiserie. Allons-y et finissons-en. Littré, qui ne prend rien au tragique mais qui prend tout au sérieux, définit gravement ces deux locutions adverbiales : *sens dessus dessous*, dans une situation telle que ce qui

devrait être dessus se trouve dessous, et *sens devant derrière*, dans une situation telle que ce qui devrait être devant se trouve derrière. Maintenant, il vous est loisible d'écrire comme au xv^e siècle, ou comme Henri Estienne au xvi^e, *c'en dessus dessous, c'en devant derrière*. Le son sera le même à l'oreille, et la signification aussi rigoureusement conforme à la définition de Littré. Mais si vous préférez l'orthographe adoptée par Vaugelas : *sans dessus dessous, sans devant derrière*, il est clair que cela voudra dire sans dessus ni dessous, sans devant ni derrière. Je doute que Rabelais eût admis cette leçon : elle rendrait inintelligible certaines de ses phrases les plus pittoresques... Mais vous me feriez dire quelque sottise.



« ANIMATEUR »

Il y a une politesse aisée, comme il y a une dévotion aisée. Les deux se valent. Je songe en le disant à un confrère que je connais très particulièrement, qui a une façon un peu trop sans-façon de répondre aux personnes qui lui font l'honneur de lui écrire. Il met les unes sur les autres toutes ses lettres au fur et à mesure qu'il les reçoit. Ses occupations ne lui permettent de dépouiller ce courrier et d'expédier le sien que le 1^{er} et le 16 de chaque mois ; mais, quand il reprend les lettres de la quinzaine pour les relire et les répondre, il a le regret de s'apercevoir que la saison en est passée : la plupart

ne sauraient décemment être répondues. Il soupire et les détruit.

Je serais sans excuse si je l'imitais. Les billets que l'on m'adresse, pour contribuer à ma défense de la langue française, peuvent sans dommage reposer des semaines ou des mois au fond d'un tiroir. Quand je les y retrouve au bout de ce temps indéterminé, je vois que les questions que l'on soumet à mon ignorance n'ont rien perdu de leur intérêt. Il me paraît même toujours si actuel et si vif que je ne conçois plus comment j'ai pu indéfiniment tarder de satisfaire un correspondant peut-être angoissé. Que doit, par exemple, penser de ma négligence celui qui m'a interrogé, avant la fin de l'année dernière, sur le néologisme ANIMATEUR ?

Oui, c'est un néologisme, à telles enseignes que Littré le marque d'une croix, ce qui veut dire que l'Académie ne l'admettait point aux honneurs du dictionnaire dans la précédente édition : pour celle qui est en cours, je n'en sais rien. Encore Littré ne fait-il que lui entr'ouvrir la porte ; car il ne

parle que d'*animateur* adjectif, avec cette définition « qui donne la vie », et il allègue « principe animateur ». Or, on l'emploie, semble-t-il, beaucoup plus volontiers aujourd'hui comme substantif, et le plus grand compliment, le plus moderne, que l'on puisse faire à un homme d'action, — à un chef — notamment à un chef d'industrie, c'est de l'appeler animateur.

— Le substantif est donc d'un usage courant ?

— Et même d'un abus courant. C'est peut-être ce qui explique la réserve de l'Académie ; car elle ne se borne pas à enregistrer l'usage : elle le critique. Je ne crois pas cependant qu'*animateur* puisse être tenu en quarantaine.

— L'autorité d'Henry Bataille...

— J'ai d'autres raisons, plus valables. Bataille a écrit quelque part : « Cette femme m'insupporte. » Son autorité n'a pu, grâce à Dieu, autoriser ce verbe ridicule. *Animateur* n'est pas ridicule : il est seulement un peu prétentieux, comme presque tous les mots que l'on fabrique aujourd'hui. Nous

sommes grossiers, mais nous ne sommes pas simples.

— Je croyais que vous condamnerez indistinctement tous les néologismes ?

— Certes non ! Je me méfie des néologismes bourgeois, parce que le peuple seul a qualité pour créer des mots, mais je ne les condamne pas de parti pris. S'ils ne sont pas contrefaits et s'ils ne sont pas inutiles, je les accueille. *Animateur*, bien que de formation savante, n'est pas mal venu ; et il me semble exprimer une idée, ou une nuance d'idée nouvelle, à rebours de presque tous les néologismes, qui ne font que dire très mal ce qu'un bon vieux mot français disait très bien depuis des siècles.

— Pardon, ne pourrait-on pas dire : « N... est l'âme de cette entreprise », et ne serait-ce pas exactement la même chose, en meilleur français ?

— Non, pas exactement. L'animateur communique l'âme, il n'est point l'âme elle-même. Il vous est loisible au demeurant de prendre l'un pour l'autre : c'est d'un fort bon style, un peu trop soutenu ; mais

c'est une figure de rhétorique, et il vaut toujours mieux s'abstenir des figures de rhétorique, quand elles ne sont pas indispensables.



TAINE ET L'ARGOT

Goethe, s'il en faut croire (mais le faut-il ?) ceux qui ont publié ses moindres mots, ses fonds de bouche (comme on dit « fonds de tiroirs »), Goethe, paraît-il, estimait que toute poésie doit être de circonstance. J'ai grand peur que cette pensée ne soit ni aussi neuve ni aussi profonde qu'il le croyait lui-même et que ses admirateurs le souhaiteraient. S'il voulait simplement exprimer que l'occasion fait le poète comme elle fait le larron, quelques-uns déjà s'en doutaient : valait-il la peine de rendre cet oracle, qui semble venir du pont-aux-ânes plutôt que du trépied de la Pythie ?

Mais les vérités de M. de la Palice ne sont

pas moins vraies, et nous devons accorder à l'auteur des *Affinités électives* qu'en ce domaine le destin ou le hasard est maître, les circonstances sont maîtresses, j'entends que le poète est à leur merci. Le grammairien n'est pas soumis à la même servitude, qui ne laisse pas d'avoir des commodités.

M^{me} de Maintenon écrivait au duc de Noailles, le 21 décembre 1700 : « Mon expérience à la cour m'a appris que rien n'y était si rare que l'à-propos. » Il est encore plus rare dans les discussions de grammaire, à moins d'une chance inespérée. Lorsque l'on a fêté ici le troisième centenaire de Charles Perrault, j'ai, pour lui apporter un hommage délicat, fait une note sur les mots *grand-mère* et *mère-grand*, qui sont entre les plus fréquents de son vocabulaire. Je voulais honorer de même M. Taine qui fut le maître de ma jeunesse, et j'étais bien embarrassé, car je ne trouvais point de fleur ou de rhétorique ou de grammaire qu'il fût particulièrement indiqué de lui offrir.

Un malintentionné m'avise que, seul

entre les grands prosateurs français — seul avec Jean-Jacques, — il a, par mégarde évidemment, écrit *se rappeler de* et *causer à*. Mais, supposé qu'il ait en effet commis ces fautes, est-ce bien aujourd'hui le cas de les signaler ? Je me défends d'une telle impertinence.

Voici enfin que dans les intéressants et charmants souvenirs de M. G. Saint-René Taillandier, *Auprès de Taine*, que publie la *Revue des Deux Mondes*, je trouve ces lignes : « Dans les sciences morales, disait-il, bien raisonner ne sert de rien si l'on ne vérifie constamment, par l'observation attentive des faits concrets, les résultats où le raisonnement vous mène. Hors de cette vérification constante, pas de salut pour les sciences morales ; elles ne seraient plus que *blagologie*. » — *La blagologie !* lui qui ne parlait jamais argot, ajoute M. Saint-René Taillandier, et un peu plus loin, pour expliquer « ce néologisme de son cru » : « Taine citait volontiers ce mot de Descartes, dont il savourait l'ironie, « que la philosophie donne moyen de parler vraisemblablement de toutes

choses et se faire admirer des moins savants. »

Ceci me remet en mémoire que Voltaire, qui tout de même que M. Taine n'avait point coutume de parler l'argot, l'a tout de même que lui parlé une fois, et précisément pour illustrer aussi la fine remarque de Descartes. C'est au premier chapitre de *Candide*, où l'on peut lire : « Pangloss enseignait la métaphysico - théologo - cosmolo - nigologie. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet sans cause, et que, dans ce meilleur des mondes possibles, le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux, et madame la meilleure des baronnes possibles. »

Blagologie et *nigologie* se ressemblent comme des sœurs, malgré la différence d'âge. Mais est-ce bien là de l'argot ? N'oublions pas que les crocheteurs du Port-aux-foins ont le droit exclusif de créer continuellement la langue, et même la langue verte. Il est vrai que l'on a rarement lieu de rappeler ce privilège aux philosophes ; mais il faut le plus souvent que l'on peut le rap-

peler aux gens du monde, qui ont la manie de faire eux-mêmes leur argot, sans pittoresque ni verdure, quand ils devraient modestement l'emprunter au peuple.



VOX CLAMANTIS IN DESERTO

On m'écrit de Gand — nos amis Belges ont un soin touchant du parler français, dont c'est bien le moins qu'on les loue et qu'on les remercie publiquement :

« Monsieur Lancelot, ne craignez-vous pas de prêcher dans le désert ? J'ai cru remarquer que certaines fautes, au lieu de devenir plus rares, deviennent plus fréquentes depuis que vous les avez signalées. Littré n'a pas relevé un seul exemple de l'horrible *ne pas... que* dans toute la littérature française avant la fin du XVIII^e siècle (1798) : ah ! elle s'est rattrapée, depuis cent trente ans, la littérature française ! On ne peut quasi plus ouvrir un journal, ni même un livre, sans y ren-

contrer cinq ou six fois cette cacographie. J'ai lu récemment, dans une feuille, *s'il vous plaît*, littéraire (mon correspondant est Belge), une apologie de Tortoni, centre d'intelligence, où l'avocat d'office ne doutait pas d'écrire que les habitués de cette véritable académie boulevardière « n'y avaient pas appris que l'heure de l'apéritif ». Pour écrire de la sorte et ne se pas corriger si par hasard on se relit, ne faut-il pas le faire exprès ? N'est-ce point pour vous faire la nique, monsieur ? J'ai le sentiment que l'auteur s'est dit : « J'écrirai *ne pas... que* si je veux, na ! »

(Je supprime les dernières lignes beaucoup trop obligeantes pour moi, ou du moins qui sembleraient telles à tout autre que moi-même.)

Mon ami inconnu de Gand ne soupçonne pas à quel point son explication, qu'il croit plaisante, mais un peu folle, est simplement vraie. Les gens se demandent de quoi se mêlent les empêcheurs de jargonner en rond, et ils prétendent, malgré que les censeurs en aient, s'exprimer comme ça leur vient :

c'est dommage que ça leur vienne si mal, presque toujours. Plutôt que d'avouer leurs torts quand on leur met le nez dessus, ils font de la dignité. Ils persévèrent par esprit de contradiction. Persévérer est plus souvent sot que diabolique.

En outre, nous fourrons la politique partout. L'on avait déjà inventé les historiens de droite et de gauche. Les grammairiens ne pouvaient se dispenser plus longtemps de s'inscrire à un groupe. Il paraît que M. Lancelot est un grammairien de droite... Non, monsieur mon ami de Gand, je ne prêche pas dans le désert, mais il se peut que je prêche à qui perd gagne. Cela ne laisse pas d'être assez divertissant, et ce n'est pas ce qui me découragera.

Quitte à multiplier les *ne pas... que*, je ne me lasserai pas de dénoncer cette syntaxe de calfat. Il n'est d'ailleurs point vrai que je n'aie jamais obtenu de mes contemporains aucun sacrifice : j'ai fini, à ma grande surprise, par leur mettre dans la tête qu'*invec-tiver* est un verbe neutre et qu'il faut écrire *invectiver contre* ; mais c'est qu'il n'en

coûte guère plus pour écrire *invectiver contre* que pour écrire *invectiver* tout court, et l'on se donne des airs de savoir son français ; au lieu qu'il faut chercher une tournure pour remplacer *ne pas... que*, et la loi du moindre effort s'y oppose.

En revanche, je ne me fais point d'illusion : jamais je ne persuaderai aux écrivains ni aux causeurs que J'AI *convenu avec N... de faire ceci ou cela* est à peu près aussi élégant que *j'ai tombé* ou *je m'ai fait du mal*. Jamais je ne leur persuaderai que c'est une faute — tant pis, tranchons le mot : crapuleuse — de dire : « On ne doute pas que l'Union nationale *aura* une majorité » ; car, de toute nécessité, il faut dire : « On ne doute pas que l'Union nationale *ait* ou *n'ait* une majorité. » Mais ceci nous amène à la crise du subjonctif, qui vaut bien d'être étudiée à part : ce sera pour une prochaine occasion.

SÉISME

J'avais promis, je m'étais promis à moi-même de toucher aujourd'hui la crise du subjonctif : c'est l'une des grandes tristesses du temps présent. Mais si l'on tenait toujours les promesses que l'on fait aux autres ou à soi, quelle loyauté monotone, et quel défaut d'imprévu ! — J'ai tort de le prendre sur ce ton : si je remets le subjonctif à huitaine, ce n'est pas un caprice qui m'en détourne, c'est l'actualité.

Par parenthèse, quelle mortification pour un grammairien scrupuleux d'être réduit à user de ce néologisme sans grâce ! Mais par quel autre mot de bon vieux français le remplacerais-je ? Comme la fonction crée l'or-

gane, les nouvelles formes de la sensibilité ou de l'entendement créent les termes nouveaux. Nos aînés envisageaient les choses sous l'aspect de l'éternité, nous les envisageons sous l'aspect de l'actualité. Je ne suis pas si optimiste de croire que ce soit un progrès de l'esprit humain. Passons.

Les tremblements de terre sont d'actualité. On ne parle que de petites secousses. On n'en parlera sans doute plus samedi prochain. Il faut saisir l'occasion de remontrer à nos Je-sais-tout et à nos Je-ne-sais-rien, à nos pédants et à nos snobs, que l'on doit appeler un chat un chat (de préférence à *félin*), un tremblement de terre un tremblement de terre, et que *séisme* est l'un des mots les plus ridicules du vocabulaire pseudo-scientifique.

Le mot grec *seismos* signifie commotion et, spécialement, tremblement de terre. Quelle raison avons-nous de parler, au lieu du français que, j'en conviens, nous ne savons guère, le grec que, pour la plupart, nous ne savons pas du tout ?

Il me souvient que du temps que j'étais

interne à l'Ecole normale, un jeudi soir, je fus pris d'une envie irrésistible de n'y pas retourner passer la nuit. Il fallait fournir un certificat de médecin. Le docteur de la famille attesta que je souffrais d'une céphalalgie intense. Je ne sais même pas si j'avais un léger mal de tête ; mais quand je vis couché par écrit, officiellement, que j'avais de la céphalalgie, je commençai de ne pas me sentir bien ; et pourtant ma culture classique ne me permettait pas d'ignorer qu'entre céphalalgie et mal de tête il n'y a pas ombre de différence.

En revanche, lorsque j'étais enrhumé du cerveau et que l'on me disait avec compassion : « Mon pauvre enfant ! ce n'est pas un rhume, c'est un véritable coryza », je devenais fou furieux. J'essayais de faire comprendre aux personnes illettrés qui me disaient cette sottise, que *rhume* est français, que *koruza* est grec, mais que ce qui est de toutes les langues, hélas ! c'est éternuer et se moucher.

Il y a plus ridicule encore que *séisme*, c'est « secousse sismique ». Ces deux mots,

ne pouvant signifier que « secousse secouante », forment l'un des pléonasmes les plus niais que les primaires prétentieux aient inventés. Mais pourquoi *séisme* et *sismique* ? C'est que les Grecs venus en Occident après la chute de Constantinople prononçaient *i* plusieurs diphtongues et lettres de leur alphabet ; Erasme s'est avisé que peut-être bien les anciens Grecs prononçaient-ils les mots comme ils étaient écrits. Avoir dérivé de *seismos* un substantif selon la prononciation érasmiennne et un adjectif selon la prononciation byzantine ou moderne, n'est-ce pas le comble de l'incohérence ? Encore une fois, disons tremblement de terre et abstenons-nous de parler grec. Qui sait le grec ?



FAUSSE PUDEUR

On va croire, en lisant ce titre, qu'une fois de plus je manque à mes engagements. Il y a aujourd'hui quinze jours, j'annonçais une méditation sur la grande pitié du subjonctif. J'ai dû la différer d'une semaine pour essayer de tuer sous le ridicule — mais de nos jours, hélas ! le ridicule n'est plus meurtrier — les mots pédantesques *séisme* et *secousse sismique*.

Notez que les snobs qui les emploient, et qui savent donc si bien le grec, n'oseraient appeler *cataclysmes* le débordement de la Bièvre à Jouy-en-Josas et à Antony : ce serait pourtant le terme propre ; mais on les étonnerait beaucoup si on les instruisait que

cataclysme veut dire inondation, et catastrophe, retournement. J'avoue que ce dernier mot ne se trouve pas dans le dictionnaire de l'Académie : il a été agréé par le poète Eustache Deschamps au ^{xiv}^e siècle, c'est un précédent.

Les parenthèses et les digressions sont séduisantes, mais je ne veux pas me laisser divertir de mon propos, qui est bien la crise du subjonctif. Elle a deux causes, dont la première est l'ignorance, bien entendu ; mais une fausse pudeur est la seconde et non pas la moins effective.

L'imparfait du subjonctif a été d'abord victime de cette délicatesse, si j'ose dire, saugrenue. Certains verbes, paraît-il, ont à ce mode et à ce temps des formes rébarbatives qui offensent l'oreille ou qui apprêtent à rire. Il me souvient qu'au temps lointain de ma jeunesse, dans un vaudeville, de Bisson je crois, de braves bourgeois, mettant à la porte leur bonne, lui disaient :

— Vous dévoriez notre sucre, sans que nous le sussions !

Et c'était un grand éclat de rire de toute

l'audience, qui n'aurait pas aperçu ombre de comique dans une ligne de La Bruyère ou dans une maxime de La Rochefoucauld.

La règle est fort simple : il faut observer à la rigueur la concordance des temps, mais bannir du langage tous les mots déplaisants à l'oreille et tous les grossiers à-peu-près. Il faut s'abstenir aussi de la moindre affectation ; mais prenez garde que celle de parler mal est pire que celle de parler trop bien, et qu'elle est, de surcroît, stupide. Quand vous vous trouvez en présence d'un imparfait du subjonctif ensemble nécessaire et impossible, vous n'avez qu'à tourner votre phrase autrement. Si vous n'en êtes point capable, croyez-moi : renoncez pour jamais à écrire et même à parler ; ni les contemporains ni la postérité n'y perdront rien.

Où faut-il que nous soyons descendus pour que je doive recommander aux gens cultivés de dire *que je répondisse*, de préférence à *que je répondis* ? Mais je ne puis m'engager plus avant sur ce terrain. Je leur conseille de prendre une grammaire pour le premier âge, sans rien dire à personne, et de repasser

leurs conjugaisons (ou de les apprendre si, comme on peut le craindre, ils ne les ont jamais sues). Ils les sauront en une heure, et ils ne me remercieront pas, mais je les tiens quittes. Peut-être reverrons-nous les temps heureux où un homme, une femme du monde n'auraient pu commettre ces ignobles solécismes sans perdre, si j'ose m'exprimer d'une façon militaire, leurs galons, sans être dégradés, et repoussés jusqu'à la caste des parias, je veux dire des cuisinières et des concierges.

Le symptôme nouveau de la crise du subjonctif, c'est qu'après avoir eu la pudeur de l'imparfait, on commence à rougir du présent. Qu'y pourrais-je ? Les sentiments ne se commandent pas. J'ai signalé l'autre samedi cette horreur *On ne doute pas qu'il fera froid demain*, laquelle tend à remplacer *On ne doute pas qu'il ne fasse froid*. Les attentats contre la grammaire sont des espèces de crimes passionnels que les jurés absolvent toujours, en vertu sans doute de la sublime parole : Que celui qui est sans péché jette la première pierre. On commence

également de dire que *ne pas douter* avec le subjonctif est « précieux ». L'argument de la simplicité est perfide entre tous. J'espère bien que je serai mort avant qu'on lise dans les traités de civilité puérile et honnête : « C'est une pose intolérable que de se moucher dans un mouchoir. Il est si simple d'essuyer son nez sur sa manche ! »



L'OFFENSIVE DES APÉDEUTES

M. Paul Souday, notre éminent confrère du *Temps*, ayant bien voulu s'associer à nos efforts, l'autre semaine, pour la défense de la langue française, a pu voir sur-le-champ ce qu'il en coûte. Il a reçu dans les vingt-quatre heures une lettre à encadrer : il a eu l'horrible (mais bien légitime) méchanceté de la publier *in extenso*, et la courtoisie d'y répondre en termes de bonne compagnie, dont son correspondant ne lui donnait pas l'exemple. (« Vous dites : la raison sauvera la langue. La pauvre raison ! Je sais bien que vous la mettez à toutes les sauces, ne connaissant pas d'autre chandelle (sic) ; mais que vient-elle faire, grands dieux ! dans le subjonctif, etc., etc. ?) Que vient-elle faire

surtout dans une sauce ? Notre marche arrière aurait-elle été plus rapide que nous ne pensions ? Nos cuisinières en seraient-elles déjà revenues aux assaisonnements de la Russie primitive, dans un siècle où les Esquimaux eux-mêmes se fâcheraient si l'on osait les soupçonner de manger encore des chandelles ?

Mais je n'ai pas le droit de reproduire une lettre dont je ne suis ni l'auteur — je m'en flatte, ni — j'ai failli le regretter — le destinataire. Si je me permets d'en faire état, c'est que le correspondant de M. Paul Souday se déclare ennemi personnel du subjonctif, dont j'ai plaidé la cause. Je ne puis en conscience abandonner mon client, mais j'ai honte à me mesurer avec un adversaire qui me rend la tâche trop aisée. Contre ce pelé de subjonctif il n'a, en effet, qu'un seul et unique argument, celui-ci : « *A peu près* tout le monde évite de l'employer. Le subjonctif est très pompier, oui, il n'est plus français. » N'est-ce pas admirable ? Et que répondre, sinon, dans le même style : « Et allez donc, c'est pas ton père » ? Mais je

respecte trop mes lecteurs pour employer ici des expressions aussi familières, aussi peu pompier, autrement que sous le couvert d'une citation et sans que ma responsabilité personnelle soit engagée. Le *Figaro* est un salon.

Ces niaiseries ne vaudraient point que l'on s'y arrêtât, si elles n'étaient d'autre part assez instructives. Elles nous révèlent l'état d'âme des apédeutes et la noirceur de leurs desseins. Naguères encore ils se faisaient tout petits, ils essayaient tant bien que mal de dissimuler leur ignorance. Quand ils se demandaient avec angoisse s'il fallait accorder le participe, comme ce personnage de Labiche, ils faisaient un pâté. Ils craignaient surtout les moqueries des honnêtes gens. Aujourd'hui, leur arrogance éclate, c'est eux qui poursuivent de leurs sarcasmes les malheureux qui savent la moindre chose. Ils sont anarchistes, c'est une opinion. Toutes les opinions, quoi qu'on dise, ne sont pas respectables : toutes ont le droit d'être libres. Mais voici que ces anarchistes veulent faire la règle et la loi, c'est trop fort ! Ils disent :

« C'est nous qui sont les savants » ; et ils se ravalent ainsi au plus bas degré de l'ignorance, qui est, selon Platon et Socrate, d'ignorer et de croire que l'on sait. Enfin, les apédeutes prennent l'offensive.

Quelles sont leurs armes ? Ils nous reprochent de nier le progrès : cette phrase, que l'on avait lieu de croire encore plus pompier que n'importe quel subjonctif, se trouve en toutes lettres à la quatrième ligne de l'épître à M. Paul Souday. Ils nous reprochent de méconnaître la nécessité de l'évolution des langues et le pouvoir souverain de l'usage. Or, pas un grammairien, je dis pas un, n'a jamais méconnu ni l'un ni l'autre, à la réserve qu'il ne s'agit point de l'usage de ma concierge ou du correspondant de M. Paul Souday. Il est facile d'avoir raison, quand on attribue aux gens que l'on prétend combattre des idées absurdes qu'ils n'avouent pas. C'est ainsi que l'on nous a corné aux oreilles pendant un quart de siècle que la science avait fait faillite, sous prétexte qu'elle manquait à des engagements qu'elle n'avait pas pris.

Je rappelle, pour finir, que les apédeutes ont un critérium, le critérium « pompier ». Je n'insiste pas. Rien ne démontre mieux le danger d'un snobisme à rebours que j'ai souvent dénoncé, et la vérité d'un préjugé qui m'est cher, savoir que l'éducation du langage est une partie de l'éducation, un des articles essentiels de la civilité puérile et honnête.



L'AMOUR MALHEUREUX DU GREC LE CRIME D'ÉMILE FAGUET

Oserai-je une fois de plus conseiller charitablement aux personnes qui ne savent point le grec de s'en tenir à la pratique de leur langue maternelle, et de « souhaiter le bonsoir », comme on disait en grec précisément, à la langue de Platon ? J'ai eu le chagrin de lire, l'autre semaine, un savant article sur les tremblements de terre, que l'auteur appelait non seulement *séismes* gros comme le bras, mais *cataclysmes* : or — pardon si je me répète, mais je dis toujours la même chose parce que c'est toujours la même chose, — cataclysme signifie déluge,

l'idée de mouiller est dans la dernière syllabe de ce mot, et à ceux qui seraient tentés encore de l'oublier, je soufflerai le mot *clystère*, afin de leur rafraîchir, révérence parler, la mémoire.

Et voici maintenant que je lis partout : « Les héros de l'escadrille La Fayette vont reposer dans le *cénotaphe* que la piété américaine a élevé à leur intention. » Je sens bien que *cénotaphe* a je ne sais quoi de plus élégant, de plus mélancolique, de plus funèbre que le vulgaire substantif tombeau. Malheureusement, les deux ne sont pas synonymes. *Cénotaphe* signifie tombeau vide, et non point vide jusqu'à tant que l'on y ait mis un mort, mais, selon la définition de Littré, « tombeau vide, dressé à un mort dont on n'a pas le corps ». D'où il s'ensuit — c'est un dilemme — que, si les héros de l'escadrille La Fayette doivent reposer dans le monument que la piété américaine leur a consacré, ce monument n'est pas un *cénotaphe*, et, si c'est un *cénotaphe*, l'étymologie leur défend d'y reposer.

Ah ! que j'aime la modestie de ce véri-

table homme du monde, à côté de qui je me trouvais sur une estrade le matin du défilé de la Victoire, et qui disait :

— Cénotaphe ? Qu'est-ce que c'est que ça, un cénotaphe ? Voilà bien la première fois de ma vie que j'entends ce drôle de mot-là.

Je l'embrasse pour l'amour du grec, et je reviens à la grande pitié du subjonctif.

Je reçois d'un de mes jeunes amis Belges, un rhétoricien s'il vous plaît — ils ont donc encore une classe de rhétorique ? — je reçois une lettre charmante et fort bien tournée. Mon correspondant me déclare avec une gentille fierté qu'il veut « parler tout comme ses compatriotes et amis les Français ». Il entend, j'imagine, « aussi bien », et je puis déjà le rassurer : il parle mieux. Il ne me cache point, d'autre part, qu'il trouve « curieux » (et un peu scandaleux, je suppose) « qu'un simple élève soit mis en doute ». Par qui ? Par Emile Faguet, dont il me signale cette phrase (*En lisant Molière*) :

« La pièce de Plaute, *bien qu'on ne me*

fera jamais dire qu'Euclion soit un avare de circonstance, et bien que j'estime qu'il est parfaitement un avare de tempérament, la pièce de Plaute n'est guère qu'une jolie comédie anecdotique. »

Mon rhétoricien me demande ce que je pense de cet indicatif futur après *bien que*. J'en suis abasourdi, j'en suis consterné. J'avais cru jusqu'à présent que le style de Faguet était le pire du monde, mais que son français était sûr. Je devais perdre encore cette illusion. *Bien que* gouverne toujours le subjonctif. *Encore que*, dans le même sens, gouverne toujours le subjonctif, et je le regrette pour les ennemis de la syntaxe « pom-pier ». Quant à *quoique*, si je m'écoutais, je dirais également qu'il gouverne toujours le subjonctif ; mais la loyauté m'oblige d'avouer que Vaugelas l'a employé avec le conditionnel, *Quoique quelques-uns seraient d'avis...* ; d'autres l'ont employé avec le futur, et le même Vaugelas, d'Ablancourt, Molière, Bossuet, avec l'indicatif présent. Toutefois, cet usage, correct au xvii^e siècle, est devenu fautif au siècle suivant ; de sorte

que les apédeutes, qui le relèvent aujourd'hui par crainte du pompier, font de l'archaïsme sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose.



LE DOUTEUX VERBE DOUTER

Il sera beaucoup pardonné au Bourgeois gentilhomme, non point parce qu'il a aimé Dorimène, mais parce qu'il a dit cette naïveté touchante : « Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose ! » Les gens qui savent quelque chose savent d'abord vivre. Les apédeutes, en leur correspondance, usent, ainsi que je l'ai montré dernièrement, d'un style qui n'est pas pompier, mais qui est d'une outrecuidance à mourir de rire. J'ai reçu, pour m'en consoler, deux lettres fort intéressantes, qui appellent et qui méritent la discussion, l'une d'un honnête homme de Marseille, l'autre d'un honnête homme de mon voisinage. Dussé-je me faire taxer d'ar-

chaïsme, j'emploie « honnête homme » au sens d'il y a deux siècles, depuis lors, et pour cause, tombé presque complètement en désuétude.

Il s'agit encore de *douter* et du subjonctif. Mon premier honnête homme me cite un petit ouvrage d'Emile Deschanel, paru en 1898, intitulé *la Déformation de la langue française*, et qui, je l'avoue, ne m'était point jusqu'à ce jour tombé sous les yeux. On y peut lire, paraît-il, à la page 154 : « La construction *il est douteux que cela soit* est fort bonne. Mais, lorsque vous voulez exprimer le contraire, est-il aussi rationnel de dire : « Il n'est pas douteux que cela ne soit », ou même : « que cela soit » ? L'usage irréfléchi et l'entraînement pseudo-grammatical ont consacré pourtant cette construction, tandis que la construction seule raisonnable serait : « Il n'est pas douteux que cela est ». Mon premier honnête homme ajoute que l'observation d'Emile Deschanel lui paraît pleine de bon sens. C'est bien mon avis ; d'autant que l'on dit sans péché : « Il est hors de doute que cela est » ; or, entre *hors*

de doute et *point douteux*, un Chinois même ou un Byzantin de la pire époque ne sauraient apercevoir ni une nuance ni un abîme.

Je saisis cette occasion de déclarer qu'à mon jugement très humble, si l'épigraphe du rudiment doit être la devise même de la Société de Jésus, *Sint ut sunt aut non sint*, en revanche la syntaxe ne comporte point d'articles de foi. Il faut qu'un Racine ait le droit d'écrire, en dépit de la concordance des temps :

On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.

Ce qui est intolérable, c'est qu'un apé-deute viole cette même règle pour l'unique raison qu'il ne la sait pas et qu'il est incapable de réciter ses conjugaisons ; c'est qu'un ministre de l'instruction publique — je ne le nommerai pas pour ne pas lui faire honte et pour ne pas troubler l'union nationale, car il est présentement ministre, mais d'un autre département — c'est, dis-je, qu'un grand maître de l'Université dresse la liste des fautes qui ne seront plus officielle-

ment des fautes, afin que les copies des candidats au certificat d'études primaires ne soient pas trop chargées de corrections.

Mon premier honnête homme conclut que la meilleure façon de sauver le subjonctif est de n'en point abuser. D'accord, mais à condition que nous n'ayons pas l'air de faire la part du feu. Puis il passe à un examen du *ne* qui suit *douter* ou *craindre* : je remets le contre-examen à la semaine prochaine ; mais je citerai loyalement pour finir un vers de l'*Etourdi* qu'allègue contre moi mon deuxième honnête homme. Molière écrit :

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut.

Voyez si les plus raisonneurs peuvent se fier à leur instinct de logique. *Il ne faut point douter qu'il fera* ne me plaît guère, *Il n'est pas douteux que cela est* ne me déplaisait point ; et quelle ombre de différence apercevez-vous, je vous prie, entre les deux ?

LIQUIDATION

J'ai dit la semaine dernière que le premier honnête homme qui m'a écrit au sujet du verbe *douter* passe de là au *ne* qui suit le plus souvent ce verbe ainsi que *craindre*, *appréhender*, *trembler*, *avoir peur*, et que j'y reviendrais à huitaine. Mon correspondant, ici encore, invoque l'autorité d'Emile Deschanel, qui n'aime guère le « *ne* d'élégance » :

« Je crains qu'il *ne vienne*. A quoi bon *ne* ? A rien. La suppression de ce *ne* allégerait la phrase et n'en modifierait pas le sens. Mais que l'on ajoute *pas*, je crains qu'il *ne vienne pas*, et voilà le sens renversé. Est-ce donc le *pas* qui apporte l'idée négative ? On sait bien que non ». En effet, on le sait,

et c'est justement parce que *je crains qu'il ne vienne pas ou point* a un sens nettement négatif qu'il est visible que le *ne* de *je crains qu'il ne vienne* est une autre sorte de *ne*. Il n'exprime que le doute, il n'a pas le pouvoir de nier ; quant à l'élégance, il n'en est aucunement question ici, et l'appeler un *ne* d'élégance me semble une façon de parler fort impropre.

Le *ne* dont il s'agit, exprimant le doute, doit être supprimé quand il n'y a pas doute (même si le verbe *douter* commande la phrase) : « Je ne doute pas que César ait été assassiné. Doutez-vous que je sois votre ami ? » Tout cela est un peu compliqué, mais logique, et les hommes de bonne volonté en pourront venir à bout au prix d'un petit effort.

Pour en finir avec les *ne*, il y a aussi un *ne* explétif que l'on emploie ordinairement après *autre* ou les comparatifs d'inégalité, mais qui n'est pas obligatoire, puisque j'ai récemment allégué des exemples de Descartes, de Molière et de Fénelon, où il manque.

Je cite la conclusion de mon honnête homme : « On écrit sans sourciller *solutionner, ovationner, il n'y a pas que, pour ne pas que, dans ce but, plus que quiconque, inlassable, faire confiance* et autres horreurs ; mais on se réhabilite à ses propres yeux par un *avant que ne* ou un *sans que ne* que l'on croit pur dix-septième ». Si on le croit, on a tort ; car il n'y a pas un seul exemple classique de *sans que* suivi de *ne*, et Buffon, sauf erreur, est le premier qui, dans sa description du *Tigre*, ait gratifié *avant que* d'un *ne* explétif que tous les écrivains du dix-septième siècle lui avaient jusqu'alors refusé.

J'ai gardé un peu de place pour mon deuxième honnête homme, dont je n'ai cité l'autre samedi que les observations touchant le verbe *douter*, mais qui dans la même lettre m'en présentait d'autres, fort savantes, sur *j'ai convenu* et *j'ai tombé*. La reine de Navarre, me dit-il, a écrit dans l'un de ses contes : « Il lui porta les cinq cens ducats dont ils avoient convenu ensemble ». Mon correspondant ajoute : « En cherchant bien, nous rencontrerions peut-être cette locution

chez d'autres écrivains du seizième siècle. » Peut-être, mais nous sommes au vingtième. Si *nous avons convenu* n'est plus employé aujourd'hui que par les apédeutes, j'en condamne l'usage en dépit des précédents, et maintiens que le bon usage d'aujourd'hui est de dire ou d'écrire *nous sommes convenus*.

Pour *j'ai tombé*, mon correspondant me rappelle plusieurs exemples que donne Littré, et y joint celui-ci, de La Fontaine :

On aurait ri de l'aventure
Si la belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau

Il me demande si je veux être plus puriste que La Fontaine, Fontenelle, Voltaire et Laharpe. Je n'ai certes pas cette prétention, et pourtant... pourtant je continuerai à conjuguer le verbe *tomber* avec l'auxiliaire *être*, parce que c'est une habitude que j'ai depuis ma studieuse enfance et que je suis trop vieux pour en changer.

LE SECRET DE POLICHINELLE ET DU SUBJONCTIF

Un correspondant, qui n'est pas un apé-
deute, car il met l'orthographe, m'écrit :

« Vous avez raison de donner l'alarme,
pour le subjonctif. On est dérouté quand on
lit les auteurs modernes. Comme tout ce qui
est imprimé semble *a priori* correct, on n'ose
ni leur donner tort ni se flatter qu'on a rai-
son contre eux, et dans le doute on renonce
à risquer le subjonctif. Il faut que la pra-
tique en soit bien difficile pour que journa-
listes, écrivains y trébuchent à chaque pas.
Voulez-vous essayer de nous rendre ce mal-
heureux subjonctif plus accessible ? »

Ah ! bien volontiers, d'autant que je n'au-

rai pas grand peine. Mais d'abord me permettra-t-on d'en finir (cela ne sera point long) avec un préjugé absurde entre les préjugés, et qui décourage les bonnes volontés les plus résolues, en faisant de la grammaire française un épouvantail ? Il est vrai que l'on y rencontre quelques chinoïseries, qui n'ont d'ailleurs pas la moindre importance : les philologues, sauf les maniaques, tiennent, je le proteste, en égale estime ceux qui écrivent *les confitures de groseilles* et ceux qui préfèrent écrire *les confitures de groseille*. Mais les règles essentielles sont élémentaires ; aussi bien sont-elles les premières que l'on montre aux enfants, qui ordinairement les comprennent. C'est à partir de l'âge adulte que l'on croit de bon ton de n'y comprendre plus rien. La grammaire n'est pas une connaissance ésotérique, il n'y a point d'initiation au participe passé, et le subjonctif n'est pas un mystère.

Si le bruit en a couru, c'est la faute de quelques pédants bornés, qui trouvent drôle de raconter à leurs élèves des histoires

dans le goût de Croquemitaine et de Lustucru. Ils s'imaginent ainsi faire valoir leur haute culture. Cette vanité et ces méthodes d'éducation sont aussi nuisibles qu'idiotes. Quand on est chargé d'enseigner le rudiment, on le doit faire avec simplicité, avec clarté, avec sérieux, et non proposer aux postulants des énigmes, ou, pour emprunter l'argot des collèges, leur pousser des colles.

Un Français moyen, voire un homme de lettres, s'il ne tient pas à mériter le titre d'homme de lettres illettré, peut apprendre ses subjonctifs en un quart d'heure, et de manière à les savoir imperturbablement jusqu'à son dernier souffle. Le mode subjonctif ne comporte en effet que deux temps : le présent et l'imparfait. Négligeons le passé et le plus-que-parfait, que l'on apprendra sans le faire exprès avec les deux autres, vu qu'ils sont composés du présent ou de l'imparfait du subjonctif de l'un des deux auxiliaires *avoir* ou *être*, et du participe passé du verbe que l'on conjugue : *Que j'aie aimé, que j'eusse aimé.*

Voici maintenant les subjonctifs des deux auxiliaires et des quatre conjugaisons :

Que j'aie, que tu aies, qu'il ait, que nous ayons, que vous ayez, qu'ils aient.

Que j'eusse, que tu eusses, qu'il eût, que nous eussions, que vous eussiez, qu'ils eussent.

Que je sois, que tu sois, qu'il soit, que nous soyons, que vous soyez, qu'ils soient.

Que je fusse, que tu fusses, qu'il fût, que nous fussions, que vous fussiez, qu'ils fussent.

Que j'aime, que tu aimes, qu'il aime, que nous aimions, que vous aimiez, qu'ils aiment.

Que j'aimasse, que tu aimasses, qu'il aimât, que nous aimassions, que vous aimassiez, qu'ils aimassent.

Que je finisse, que tu finisses, qu'il finisse, que nous finissions, que vous finissiez, qu'ils finissent.

Et l'imparfait comme le présent, sauf à la troisième personne du singulier : qu'il finît.

Que je reçoive, que tu reçoives, qu'il reçoive, que nous recevions, que vous receviez, qu'ils reçoivent.

Que je reçusse, que tu reçusses, qu'il reçût, que nous reçussions, que vous reçussiez, qu'ils reçussent.

Que je rompe, que tu rompes, qu'il rompe, que nous rompions, que vous rompiez, qu'ils rompent.

Que je rompisse, que tu rompisses, qu'il rompît, que nous rompissions, que vous rompissiez, qu'ils rompissent.

Je prie mes lecteurs de vouloir bien compter les lignes qu'il leur suffit de lire et de caser dans leur mémoire pour devenir aussi savants que Noël, Chapsal, Lhomond et Littré lui-même.



LA CRISE DES RÉFLEXES

Je céderai la parole à un correspondant de qualité, M. G. Hérelle. C'est, j'imagine, encore qu'il ait la modestie de ne s'en point vanter, le parfait traducteur de Gabriele d'Annunzio. Il m'écrit de l'une des plus jolies villes de France, et la plus fièrement française, Bayonne, s'il faut l'appeler par son nom :

« Monsieur, comme Socrate qui vous est cher, — et à moi aussi, — vous vous amusez parfois à vous moquer des gens. C'est ce que vous avez fait samedi dernier dans le *Figaro*, en y copiant les paradigmes des trois grandes conjugaisons françaises pour le mode subjonctif... »

On me permettra ici de mêler les citations, ainsi que trop souvent les demoiselles du téléphone mêlent les communications. Une élève « de troisième classe » m'écrit d'un château du Morbihan : « Cher monsieur Lancelot (combien je me sens heureux de lui être cher ! C'est une amie inconnue), vous renseignez fort bien vos lecteurs sur la grammaire telle que la comprenaient Noël, Chap-sal, Lhomond et Littré. Peut-être feriez-vous mieux de les renseigner sur la grammaire telle qu'on nous la montre aujourd'hui : elle n'admet plus que *trois* conjugaisons. » Bah ? Les grammairiens ne savent qu'inventer ! Mais voyez la témérité de ces gens : s'il est un métier où il soit recommandé de n'inventer rien, c'est justement celui-là. Passons, et revenons à la lettre de M. Hérelle.

« Vous savez fort bien, m'écrit-il, que, s'il ne s'agissait que de réciter ces paradigmes, les romanciers et les poètes apédeutes ne s'en tireraient pas plus mal que les bambins de douze ou treize ans, dans les écoles primaires. La difficulté commence à l'instant qu'il faut se servir de ces diverses formes

dans des phrases articulées, où les rapports de temps et de subordination sont délicats à saisir et surtout à exprimer.

« On y réussissait naguère mieux qu'aujourd'hui. Pourquoi ? Voici mon explication. De mon temps, tous les écoliers, depuis la classe de huitième jusqu'à la classe de rhétorique, apprenaient chaque jour par cœur des « leçons » de français, de latin et même de grec. Ainsi avaient-ils, à la fin de leurs études, la tête meublée de belles phrases, de modèles de syntaxe, où ils pouvaient machinalement et sans autrement y réfléchir mouler leurs propres pensées. Mais les pédagogues, qui sont les plus dangereux des utopistes, se sont avisés, il y a trente ou quarante ans, de tenir suspecte la mémoire, cette merveilleuse faculté dont l'excellence est, selon Platon, la condition première de tout progrès philosophique et scientifique ; ils sont parvenus à l'exclure des programmes universitaires, sous prétexte qu'il faut avant tout cultiver la raison et le raisonnement, même chez les moutards au biberon. »

M. Hérelle n'exagère point du tout la sot-

tise des pédagogues, beaucoup moins bons éducateurs que les pédotribes ou, pour parler français, que les prévôts de culture physique. Ceux-ci, même quand ils sont « scientifiques », ainsi qu'on le dit de certains boxeurs, bornent leur ambition à douer leurs élèves de bons réflexes, et c'est la même chose que faisaient nos professeurs, dans un autre ordre d'enseignement, quand ils nous serinaient des morceaux classiques. La crise du français est proprement la crise des réflexes. Que conclure de là, sinon que pour la syntaxe, aussi bien que pour le vocabulaire, l'usage seul est maître, mais qu'il faut prendre celui des grands écrivains ou de la bonne compagnie, et non celui de son portier ?



LE SUBJONCTIF ET LA NUANCE

Quelqu'un me dit, en prenant un air d'ironie supérieure (c'est le genre du Français moyen, ou au-dessous de la moyenne) :

— Mais après tout, que vous importe le subjonctif ? Puisque vous avez la superstition de toutes les choses anciennes, vous devez croire dur comme fer, aussi dur que les tragiques grecs, à la toute-puissance du *fatum*. S'il a décrété la mort de ce mode, vous n'y pouvez rien, soumettez-vous, soyez stoïque, obéissez au précepte huitième de l'*Enchiridion* d'Epictète, ainsi conçu : « N'essaie pas de forcer les choses qui deviennent à devenir comme tu le veux, mais veille qu'elles deviennent comme elles de-

viennent en effet, et tu couleras des jours faciles. » Soyez sûr que l'on se fera aussi bien entendre lorsque le subjonctif aura officiellement disparu ; et se faire entendre, quand on parle ou que l'on écrit, n'est-ce pas tout l'essentiel ?

J'en demeure d'accord, mais je ne crois pas que l'on se puisse faire entendre aussi bien sans l'aide du subjonctif, parce qu'un mode ou un temps qui disparaît, c'est une nuance de la pensée qui s'efface, ou qui, si elle subsiste, est comme si elle n'était plus, faute de moyen d'expression. Or, n'exprimer pas entièrement sa pensée, c'est toujours mentir un peu. « L'honnête homme » du dix-septième siècle ne différait pas aussi sensiblement que voulaient bien nous le raconter nos professeurs de l'homme honnête tel que nous le définissons aujourd'hui ; et je commence à trouver bien de la vérité dans cette boutade de Théodore de Banville, en dépit d'un excès évident : « Il y a ceux qui aiment Shakespeare, et les voleurs. »

J'ai cité, je ne me lasserai jamais de citer les deux admirables vers de Racine :

Hélas ! on ne craint point qu'il venge un jour son
[père ;
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.

Les ennemis du subjonctif prétendent-ils rendre un jour incompréhensible cette merveille de la langue française, et ne songent-ils pas que le pire des crimes est de tuer une chose de beauté, qui, selon la parole du poète anglais, nous promettait une joie pour toujours, *a joy for ever* ?

Autre exemple d'une nuance d'âme dont le destin est suspendu à celui de la grammaire, et qui a dès longtemps péri : les Athéniens ne disaient pas *Je souhaite obtenir telle chose*, mais *Je souhaite l'avoir obtenue*. Notez que je ne suis pas fou de cette nuance-ci. J'estime, avec maints poètes, singulièrement avec Lucrèce, l'Arioste et le Tasse, que, le désir mourant d'être accompli, jamais un raffiné ne désirera au futur passé. Mais les Athéniens étaient des gens fort positifs, et quand ils accusaient Socrate de corrompre la jeunesse, ils lui reprochaient surtout de prêcher le mépris des biens tempo-

rels, de l'activité commerciale et le désintéressement. Ils exprimaient ingénument cette nuance de leur pensée âpre : nous ne sommes pas moins âpres et nous ne saurions plus l'exprimer. Le langage n'est plus qu'un témoin à réticences ou un faux témoin. Nous imaginions depuis l'affaire Mestorino que l'impunité leur était garantie. Un de ces menteurs a été condamné hier à six mois de prison. Il ne faut jamais désespérer de la justice humaine, ni même de la grammaire et du subjonctif.

Me permettra-t-on d'ajouter quelques mots de post-scriptum, pour un fait personnel ? J'ai dernièrement reçu deux ou trois lettres d'un fou, qui me félicitait de rompre des lances en l'honneur de la langue française, ainsi d'ailleurs que le pouvait faire présager mon nom chevaleresque de Lancelot. Une consœur (si j'ose employer ce néologisme, devenu, hélas ! presque indispensable) parle aussi, dans je ne sais quelle feuille belge, de mon « pseudonyme *moyen-âgeux* ». Je ne saurais trop engager cette

consœur à bannir de son vocabulaire l'adjectif *moyenâgeux*, que toutes les personnes qui savent lire, écrire et compter s'interdisent et remplacent par *médiéval*. J'ajoute, pour lui épargner la récidive d'une méprise ridicule, que je n'ai rien de commun avec le Lancelot dont Paolo et Francesca lisaient les aventures le jour qu'ils ne lurent pas plus avant. Je suis le Lancelot de Port-Royal, collaborateur ou modeste rédacteur de la fameuse *Grammaire générale et raisonnée* ; mais peut-être ni la consœur ni le fou n'ont-ils jamais ouï parler de la Grammaire de Port-Royal ?



ÉTATISME GRAMMATICAL

Les instituteurs primaires sont des types dans le genre de Christophe Colomb, mais encore plus malins. Ils se sont avisés que leurs élèves ne feraient plus de fautes d'orthographe, si l'Autorité décidait que les fautes qu'ils font ne sont pas des fautes. Que cela est donc simple ! Mais c'est comme pour l'œuf, il fallait y penser. Ils ont, en conséquence, requis M. Herriot de désavouer officiellement deux ou trois règles essentielles de la grammaire, notamment celle des participes conjugués avec l'auxiliaire *avoir*.

Des gens arriérés, entre lesquels mon autre moi-même, ayant à cette occasion témoigné ne pouvoir souffrir que l'Etat s'in-

gérât dans un domaine où il n'a que faire (c'est pourtant son habitude de se mêler de ce qui ne le regarde point, nous en devrions être blasés), un correspondant plein d'obligeance me rappelle qu'il y a des précédents ; et il m'adresse, ayant pris la peine de le découper dans sa grammaire de Brachet et Dussouchet à l'usage de l'enseignement secondaire classique, cours moyen, l'inimaginable arrêté d'un autre ministre de l'instruction publique, en date du 31 juillet 1900.

Je connaissais ce monument. Les éditeurs du dictionnaire de Littré n'ont pas jugé à propos de mettre sous le boisseau cette lumière. Ils ont publié, en tête du premier volume, sur un papier de couleur, sinon l'arrêté du 31 juillet 1900, du moins celui du 26 février 1901, qui est encore plus beau. Hélas ! je ne saurais dire ce que j'en pense : l'union nationale, ou, si l'on préfère, la concorde républicaine me l'interdit. Le ministre de l'instruction publique en 1900 et 1901 est, en effet, aujourd'hui, ministre de la marine : il a trouvé sa voie. Il vient, paraît-il, de nous rendre les plus signalés services. Il

triomphait dimanche au Havre, sous les yeux du premier de nos magistrats. Le moment serait mal choisi pour réveiller les fâcheux souvenirs du ci-devant grand-maître de l'Université.

Je n'ai d'ailleurs point de parti pris, et je demeure d'accord qu'il y a des choses fort judicieuses dans ces deux arrêtés, par exemple la licence d'écrire *ad libitum* « ils ont ôté leur chapeau » ou « ils ont ôté leurs chapeaux ». Il en est aussi d'extravagantes. M. le ministre est bien bon d'autoriser les personnages de Labiche à écrire des *cheflieux* et des *choufleurs* ; c'est marquer une bienveillance, une sollicitude parternelle à l'endroit des cuisinières ; et quel désavantage pour tous les petits Français qui n'ont pas eu le privilège de naître dans les communs !

Voici qui est plus grave : de quel droit ce successeur de Fontanes prononce-t-il que « pour le participe passé construit avec l'auxiliaire *avoir*, on tolérera qu'il reste invariable dans tous les cas où l'on prescrit aujourd'hui de le faire accorder avec le complément » ? — « Ex. : *les livres que j'ai lu* ou

lus ; — les fleurs qu'elles ont cueilli ou cueillies ; — la peine que j'ai pris ou prise ». Le troisième exemple est imprudent. Passe pour *lu* et *cueilli*. Neuf sur dix de nos contemporains ont l'oreille si peu musicale, qu'ils ne sentent nulle différence entre *cueilli* et *cueillies*. Ils croient qu'à la finale des vers

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

blessée et *laissée* n'ont que deux syllabes, sans prolongement du son, et que seul le mot *sœur* indique le sexe d'Ariane. Mais un sourd même ne confondrait pas *pris* avec *prise*, et si vous dites *la peine que j'ai pris*, il y a encore ici-bas un assez grand nombre de personnes qui ne sont point brouillées avec le rudiment, pour que vous entendiez murmurer alentour de vous : « Quel est donc ce nouveau riche ? »

Je ne me mêle point de politique ; mais, dans l'ordre de la grammaire, l'étatisme, voilà l'ennemi.

LE TEMPS NE FAIT RIEN A L'AFFAIRE

On m'envoie une coupure d'un journal que je demande la permission de ne point nommer, où je lis : « Grâce au dévouement de la jeune infirmière, ce blessé, dont les médecins avaient désespéré tout d'abord, *recouvrit* la santé et put retourner au front. » Mon correspondant demeure d'accord que le rédacteur de cette fâcheuse note a péché en bonne compagnie, puisque Malherbe lui-même n'est pas innocent de pareille faute. « Mais enfin, dit-il, c'en est une ! » Certes ! Et d'autant plus énorme que, n'y ayant point de rapport entre l'étymologie de *recouvrir* et celle de *recouvrer*, il est invraisemblable qu'un honnête homme les confonde.

Cependant, l'usage les confondait si bien au dix-septième siècle que des lettrés tels que Ménage et le père Bouhours se résignaient à faire la part du feu. Ils disaient : « *Recouvrir* ne se met jamais pour *recouvrer*, mais *recouvert* se met souvent pour *recouvré*. » Cette lâcheté est révoltante. Elle n'a heureusement point empêché le redressement de l'usage, et aujourd'hui les plus déterminés cacographes n'oseraient point ne pas rire au nez de l'invalidé raccommodé qui dirait : « Ma convalescence a été longue, mais enfin j'ai *recouvert* la libre disposition de mes quatre membres. »

Ceci, par parenthèse, nous montre que l'optimisme en matière de grammaire ne laisse pas d'avoir des raisons d'être ; car, s'il est certain que nous faisons de grosses fautes que nos arrière-grands-pères ne faisaient pas, il est également certain que nous n'en faisons plus d'aussi grosses, qu'ils faisaient.

Mon correspondant ajoute :

« Et à ce propos, monsieur... (je coupe trois lignes trop obligeantes), ne trouvez-

vous pas que les journalistes comptent parmi ceux qui portent les plus rudes coups à la langue et qu'ils se devraient bien d'écrire correctement ? La hâte de leur besogne n'est pas une excuse, et pas même une explication. »

On me pardonnera de me dérober, par une délicatesse compréhensible, et de ne pas répondre à la question posée : que chacun de mes confrères y réponde après avoir interrogé sa conscience. Mais j'ai tenu à citer la phrase qui suit, qui me semble traduire par une formule excellente une vérité primordiale. Non, la hâte n'est ni une excuse ni même une explication, pour la bonne raison qu'écrire correctement n'est point affaire de travail, mais d'habitude. Quand on tient le bon usage, on n'y saurait plus manquer, fût-ce par inadvertance, et l'on y manque d'autant moins si l'on ne fausse pas le jeu des réflexes par de vains scrupules et de malencontreuses hésitations. Quand on ne possède ni l'habitude du vocabulaire ni celle de la syntaxe, on n'accouchera jamais d'une page propre et bien tournée : mieux

vaut bâcler, et employer plus vulgairement, mais plus utilement les heures que l'on est sûr d'avance que l'on perdrait à polir une matière ingrate et pauvre.

Entendons-nous : il est clair que le meilleur écrivain, s'il fait trop vite, se permettra, non des incorrections, mais des négligences, et qu'il sera plus digne de lui-même s'il prend le temps de se surveiller. Malheureusement, jusque dans son négligé, on reconnaîtra toujours par quelque endroit le bon écrivain qu'il est : je dis « malheureusement », parce que la morale voudrait qu'il fût puni et au moins déshonoré.

En revanche, un écrivain qui n'a point de style n'en aura pas davantage s'il sue sang et eau bien consciencieusement. Croyez-vous que la prose de M. Albert Thibaudet serait plus légère si elle était moins abondante et plus châtiée ? Mais non, ce serait toujours du Thibaudet, *allegro, ma pesante*.

PERLES ET CRAPAUDS

J'ai dit l'autre semaine, et je ne m'en dédirai pas, qu'un bon écrivain, qui écrit trop et trop vite, ne peut laisser échapper que des négligences qui ne sont pas à la lettre des incorrections. Cela est vrai, en principe ; mais je consens qu'il y a des négligences alarmantes, et que le docteur Tant-Pis qualifierait de symptomatiques.

J'ai, par exemple, un jour — si je commence par moi-même, c'est plutôt par humilité que par charité bien ordonnée, c'est aussi pour me donner licence de parler ensuite des autres aussi durement que j'aurai parlé de moi — j'ai donc, un jour, écrit par mégarde *soulever un lièvre* au lieu de *lever un*

lièvre. Je m'en accuse et je prends toute la responsabilité de cette bévue, que nombre de gens de lettres n'auraient point manqué d'imputer aux pauvres typos qui n'en peuvent mais.

A présent que j'ai dit de moi sans ménagement ce que j'en pense, me sera-t-il permis de n'épargner point davantage un de nos confrères dont le journalisme est le violon d'Ingres, qui, dans un article d'ailleurs fort intéressant, lâchait récemment cette énormité : *maître ès science* ? Est-il donc possible d'oublier, même si l'on est plus distrait que M. Loewenstein, que *ès* est la contraction de *en les*, comme *des* est la contraction de *de les*, partant que l'on ne doit l'employer que devant un substantif au pluriel, et que *maître ès science* est exactement la même faute que *des beau cheval*, avec un soupçon de pédanterie en plus ?

Je n'aime guère *en tête-à-tête*, quoique, le substantif *tête-à-tête* étant admis, *en tête-à-tête* soit un péché véniel ; mais que dire de *en sous-main*, que j'ai relevé le même jour chez un deuxième confrère ? Aucun auteur

de marque n'a jamais écrit autrement que *sous main*. « Richelieu, dit Voltaire, favorise sous main les protestants d'Allemagne. » On m'objectera que *sous-main* substantif est reçu comme tête-à-tête. On lit, dans les Mémoires du cardinal de Retz : « Il ne prit pas même le soin de lui expliquer le *sous-main* des fausses avances qu'il fit pour le rappeler. » Mais, depuis le cardinal de Retz, combien de fois a-t-on lu le *sous-main* ? Le *tête-à-tête* survit, le *sous-main* est tombé en désuétude. Rien ne justifie *en sous-main*, et ces deux prépositions jointes font abominablement.

Ces crapauds nous ramènent à l'article de la responsabilité que les journalistes encourrent quand ils écrivent à la va-comme-je-te-pousse. On ne saurait avoir trop d'indulgence pour eux, s'ils avouent leurs fautes en se frappant la poitrine et s'ils font acte de contrition ; mais, par le temps qui court, ils sembleraient de préférence enclins à en tirer vanité ; ils affichent, ni plus ni moins que les instituteurs primaires, la prétention de réformer les règles de la grammaire,

qu'ils ignorent, plutôt que de se donner la peine de les apprendre et de les appliquer.

On sait la lettre inepte que le bas corps enseignant a adressée à M. Herriot, pour obtenir de lui la condamnation officielle de la règle des participes. N'est-il pas inouï et scandaleux que cette sottise ait trouvé des défenseurs dans la presse ? Quelqu'un, que je ne veux pas nommer, estime la règle dont il s'agit incompréhensible, et ne juge point, avec le philosophe Hegel, qu'il faut comprendre l'incompréhensible comme tel. Il pense à rebours que la troisième république, qui ne saurait comme la première se priver de chimistes, n'a en revanche aucun besoin de participes passés.

On n'imaginerait point les exemples qu'il allègue pour démontrer l'inintelligibilité de cette règle, qui est le pont aux ânes. Il nous défie d'expliquer pourquoi l'on doit écrire « j'abandonne les espérances que j'en avais conçues », et « j'ai vu des savants aimables, mais j'en ai connu de bien graves ». Je ne relèverai pas le défi, je m'en remets à quelque gamin de sept ou huit ans. C'est

à cet âge que, de mon temps, on commençait de faire des analyses logiques. Si on les faisait de travers, on était coiffé du bonnet d'âne, et on se croyait déshonoré. Il est vrai que maintenant le bonnet d'âne ne déshonore plus, au contraire, c'est une distinction qui flatte les familles ; et le père qui en voit son fils affublé murmure en hochant la tête :

— J'ai toujours dit que ce garçon-là serait un homme d'action.



« MES PÈRES,
VOUS SEREZ RESPONSABLES... »
(PASCAL)

Je me suis dispensé de répondre au curieux de qui j'ai récemment cité la lettre, qui me posait cette question embarrassante : « Ne trouvez-vous pas que les journalistes comptent parmi ceux qui portent les plus rudes coups à la langue ? » Mais puis-je le contredire quand il ajoute : « Combien de gens ne lisent que leur journal ? Ils estiment bien écrit ce qui est imprimé, parce que c'est imprimé, et de bonne foi ils parlent, ils écrivent tout de même. Quels sont les vrais coupables ? » Les journaux sans doute, mais non pas nécessairement les journalistes. (Je

supplie mes lecteurs de faire comme s'ils ne s'apercevaient pas que je m'échappe encore par la tangente.)

Je pense n'apprendre à personne que tout n'est pas littéraire dans un journal : il y a une part de publicité. Les rédacteurs de ces rubriques sont beaucoup plus jaloux de leur prose que les écrivains de profession, ils ne souffriraient point que l'on y changeât une virgule ni que l'on corrigeât les fautes les plus évidentes d'orthographe ou de français. Or, c'est imprimé, comme le « premier-Paris » ou le « cheval », et le candide lecteur, qui lit son journal jusqu'aux annonces, les croit de même « bien écrites » parce qu'elles sont imprimées.

Par parenthèse, il n'est point, grâce à Dieu, tout à fait aussi crédule pour les légendes du cinéma : la photographie projetée n'a pas encore le prestige de l'impression. Un jour viendra peut-être... Ne prévoyons pas les malheurs de si loin. Quant aux réclames de journaux, le mal est fait : elles inspirent confiance, hélas ! et seront cause que des mots ridiculement bâtis, des locu-

tions d'une vulgarité dégoûtante finiront par passer dans l'usage de la soi-disant bonne compagnie, si les amis du français ne prennent le parti de rire, sans nul souci de politesse, au nez des espèces de gens du monde qui ne rougissent pas de les employer.

J'ai eu cette impertinence, ou ce courage, chaque fois que j'ai entendu dans un salon *Il m'indiffère* ou *Elle m'insupporte* ; mais ces façons précieuses de parler ne sont pas imputables aux journalistes : elles se rencontrent dans les pièces d'un auteur dramatique que je préfère ne pas nommer, parce qu'il n'est plus là pour se défendre. J'ai eu l'autre jour un pareil accès d'hilarité, quand devant moi une jeune femme en série, mais du plus récent modèle, a dit d'une amie qu'elle vient de se faire, avec un snobisme ingénu :

— Colette est très bien *relationnée*.

J'ai demandé sans ironie — peine perdue — où la dame avait pêché ce mot ravissant. Elle m'a répondu :

— C'est *sur* le journal.

J'ai cherché, et j'ai eu la bonne fortune

de trouver, en cinquième page, dans un placard, dans un fromage comme parlent les gens de théâtre :

Industriel recherche personnes relationnées pour présentation produit nouveau.

Lorsque, au temps du Directoire, le citoyen Liardot créa les bureaux de mariage, c'était pour procurer, disait-il, des unions convenables aux personnes qui manquent de relations. S'il avait dit : aux personnes non relationnées, la clientèle aurait fui sûrement, et il aurait fait faillite. Ne nions pas le progrès.

Je ne veux point finir sans déclarer qu'il serait inique d'accabler les journalistes et d'épargner les magistrats. Je lis, dans le jugement d'appel qui acquitte deux Alsaciens, condamnés en première instance pour espionnage, cet attendu :

« ... Attendu que la preuve certaine n'a pas été apportée de la matérialité des faits par lesquels se serait *concrété* l'espionnage... »

Faute de cette preuve certaine, les accusés ont été « renvoyés des fins de prévention

sans dépens », et c'est fort bien. Mais le juge qui a rédigé l'arrêt ne mérite-t-il pas une petite peine, pour avoir écrit *concrété* ? Je ne lui veux aucun mal : je ne le connais pas personnellement, et je ne vais pas jusqu'à souhaiter que cette peine soit afflictive. Il me suffirait qu'elle fût un peu infamante.



L'ESPRIT DE CORPS

On est toujours assuré, en France, d'intéresser un nombreux public aux discussions de grammaire ; mais si l'on veut par malice passionner le débat (tant pis, je livre mon secret), il faut chicaner sur ces matières telle ou telle corporation où règne la camaraderie. Il faut, si j'ose donner le mauvais exemple de traduire ma pensée en charabia, il faut, sans avoir l'air d'y toucher, « faire des personnalités collectives ». Encore doit-on choisir ses victimes avec discernement.

Personne n'a plus l'esprit de corps que les polytechniciens, mais ils savent en général l'orthographe, ils se piquent de littérature,

et ils ne montent pas à l'arbre facilement. Les centraux se tiennent, mais ils se moquent du participe passé, ils ont oublié d'être bêtes et on ne les a pas non plus comme on veut. Les voyageurs de commerce, en revanche, ne souffrent pas la plus innocente plaisanterie et abusent, hélas ! du droit de réponse. Les concierges sont intraitables dès qu'ils croient en jeu l'honneur de la conciergerie ; je me suis vu réduit, moi qui vous parle, à quitter un charmant logis parce que mon portier me boudait. Il n'y a pas de fumée sans feu : j'avais fait de lui dans un livre un portrait, j'en demeure d'accord, assez plaisant. Mais infiniment plus que les commis-voyageurs et les concierges, les magistrats sont ce que nos arrière-grands-pères appelaient si joliment « ombrageux » et que l'insupportable Genlis appelle « susceptibles ». Bien entendu, nous nous exprimons tous maintenant comme cette pecque, et l'aimable mot d'ombrage est quasi tombé en désuétude.

Je savais bien à quoi je m'exposais, quand l'autre jour je me suis moqué, avec une ver-

deur que je ne regrette pas, d'un certain juge qui a commis cette phrase : « ... Attendu que la preuve n'a pas été apportée de la matérialité des faits par lesquels se serait *concrété* l'espionnage. » Je savais si bien ce qui m'attendait qu'il se peut que je l'aie cherché. Mon espérance a été comblée. J'ai reçu dès le lendemain une lettre, signée s'il vous plaît — signée illisible, — d'une griffe rageuse. Tout le texte en était écrit comme par un chat, quelque chat-fourré. J'ai cependant pris la peine de le déchiffrer, et j'ai pu ainsi apprendre que mon correspondant avait eu, en lisant mon dernier article, un accès d'hilarité. Heureux homme ! Un rien l'amuse. Vous ne devineriez jamais ce qui l'avait égayé à ce point. C'est que j'avais parlé d'un « jugement d'appel » et qu'un jugement rendu par une cour est un « arrêt ». J'avais écrit plus loin :

« ... Le juge qui a rédigé l'arrêt ». Or, ceux qui rédigent les arrêts sont des conseillers. « Il eût donc fallu dire le conseiller, ou mieux encore (*sic*) le magistrat. »

Jusque-là tout va bien et j'aurais dû sa-

voir, je le confesse, qu'un jugement rendu par une cour supérieure est un arrêt, vu que la chose est dans le Littré ; mais mon correspondant excède sa compétence quand il m'accuse d'*impropriété*. C'est ce mot-ci qui est impropre. Je n'ai pas employé les termes techniques, et j'ai eu tort peut-être, encore cela est-il contestable : je n'ai employé aucun terme impropre, et je ne me crois pas déshonoré pour avoir fait la petite faute d'appeler un jugement un arrêt, au lieu que je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant, si j'avais écrit *concréter*.

Ici intervient un autre correspondant, moins rogue, qui plaide aussi pour le « conseiller », mais qui plaide coupable et ne demande pour son client que le bénéfice des circonstances atténuantes. Il cite Anatole France comme témoin de moralité, il allègue cette phrase de *Crainquebille* : « Et comme, pour lui, toute insulte revêtait nécessairement la forme traditionnelle, régulière, consacrée, rituelle et pour ainsi dire liturgique de *Mort aux vaches* ! c'est sous cette forme que spontanément il recueillit et con-

créta dans son oreille les paroles du délinquant. »

Que répondre ? Mais ceci simplement : j'aime encore mieux le *concrété* du conseiller que le *concréta* d'Anatole France, parce que le conseiller a au moins une excuse, c'est de n'être pas Anatole France.



SURTOUT QUE (*sic*)

M. André Thérive est assurément le dernier des grammairiens que je voulusse chagriner ; mais l'amitié que je lui voue, et dont les commandements parfois sont rudes, m'oblige, dans son intérêt même, de lui déceler une affection étrange dont il me semble atteint. Je ne diagnostiquerai pas le *latitudinarisme*, qui n'est point damnable, et où je confesse que j'ai aussi quelque inclination. Je le taxerais plutôt de *tolérantisme*.

Voltaire écrivait au président Hénault, le 26 février 1768 : « Vous flétrissez l'indulgence, la tolérance du nom de tolérantisme, comme si vous parliez de l'arianisme et du jansénisme. » Si je me résigne à employer ce mot, d'ailleurs malgracieux, de *toléran-*

tisme, c'est précisément pour distinguer de la tolérance, qui est une vertu, le *tolérantisme* qui est bien, en grammaire, une hérésie. Mais ce vilain mot est-il même assez fort, et ne devrais-je point (qu'il me pardonne !) accuser M. André Thérive d'un véritable sadisme, quand il se plaît à réhabiliter les locutions les plus justement honnies ? C'est ce que récemment il a pris fantaisie de faire pour *surtout que*.

« On me demande, écrit-il, si je réproouve l'usage de *surtout que* au sens de *d'autant plus que* ; et l'on me signale qu'il est qualifié de lourd et archaïque dans un manuel publié par la tribu des *Ne-dites-pas*... Lourd, je n'en sais rien. Archaïque, c'est un grief absurde, car trois millions de Parisiens l'emploient chaque jour en l'an 1928. » Archaïque est, en effet, un grief absurde, non point parce que trois millions de Parisiens l'emploient chaque jour en l'an 1928, mais parce que cet élégant *surtout que* est, entre les néologismes, l'un des plus avérés. Là-dessus, M. André Thérive nous rappelle que la conjonction *que* suffit à marquer un rap-

port de causalité et qu'elle équivaut à *puisque* : « Il était donc enrhumé qu'il parlait si bas ? » *Surtout que* lui semble équivaloir — ou à peu près — à *parce que* ; et il conclut : « Quand même *surtout que* ne serait pas analysable, il est vivant et clair ; il est excellent comme idiotisme. N'hésitez pas à le dire, et à l'écrire dans un texte sans prétention. » C'est trop fort !

Par bonheur pour M. André Thérive, la fin de sa phrase « un texte sans prétention » sauve un peu le reste et lui mérite les circonstances atténuantes. Je serais même bien près de m'accorder avec lui s'il me permettait de solliciter son texte et de le traduire ainsi librement : « Si vous avez le caprice de vous encanailler et de vous exprimer comme votre concierge, n'hésitez pas à dire *surtout que*. Tenez, c'est une locution qui fait merveille dans les lettres anonymes ; il sied de la recommander aux personnes du plus grand monde quand elles jugent à propos de dissimuler bravement leur nom et leur haute situation. »

Quant à l'argumentation de M. Thérive,

destinée à innocenter *surtout que*, lors même qu'elle serait irréfutable, et singulièrement si elle l'était, je lui répliquerais : « Vous avez raison, mais vous avez tort d'avoir raison par le raisonnement en matière grammaticale, où l'usage est souverain maître. Or, il n'est pas seulement un bon et un mauvais usage : il est bien d'autres nuances, point spécialement grammaticales, mais qui marquent le plus ou moins de naissance et le plus ou moins d'éducation. Tout cela est de pure convention, direz-vous. Sans doute, mais il faut qu'il y ait des conventions, comme il faut, par exemple, qu'il y ait une pudeur et peu importe pratiquement que, selon les latitudes, elle prescrive aux femmes de cacher la partie inférieure de leur corps ou leur visage, pourvu qu'elle leur prescrive de cacher quelque chose. Nous n'y pouvons rien, ni vous ni moi, mon cher Thérive, mais on nous a enseigné que *surtout que* est une façon de parler ignoble (au sens étymologique de cette épithète) et, quant à moi, je m'y tiens, »

LES DÉLICATS SONT MALHEUREUX

Je croirais faire œuvre impie en décourageant les grammairiens d'occasion et de bonne volonté ; mais puis-je, au mépris de leur intérêt, leur celer que cette bonne volonté n'a pas la même valeur dans l'ordre de la connaissance et dans celui de la moralité ? Il suffit, pour bien faire, ou pour en avoir le mérite, d'en avoir l'intention ; au lieu qu'un péché de langage reste un péché, alors même que le pécheur aurait sa conscience pour lui. Il devient même en ce cas beaucoup plus grave ; car la pire ignorance est, au dire de Platon, celle qui ne soupçonne pas qu'elle ignore et qui se flatte qu'elle sait.

Je reçois peu de lettres où l'on plaide pour les mauvaises façons de parler que je note... Ah ! voici justement que j'en trouve une, au courrier de ce matin. Un amateur de choses nouvelles réclame le droit à la vie pour le vilain verbe *concréter*, et, faisant d'une pierre deux coups, célèbre la louange de l'informe adjectif *mondial*. Cela devait arriver un jour ou l'autre, je m'attends à tout. Mais ces offensives des avocats du diable sont assez rares. En revanche, il ne se passe point de jour que des puristes — *self-made*, si j'ose, suivant le conseil que me suggère Fénelon dans sa *Lettre à l'Académie*, emprunter au vocabulaire anglais une locution qui nous manque — il ne se passe point, dis-je, de jour que de *self-made* puristes ne me dénoncent avec une sainte colère des façons de parler excellentes.

Le plus sage, avant de les condamner, serait de consulter un bon dictionnaire. Les correspondants de M. André Thérive, s'ils prenaient cette précaution, ne trouveraient *surtout* que ni dans le dictionnaire de l'Académie ni dans celui de Littré : peut-être, en

conséquence, hésiteraient-ils à qualifier d'archaïsme ce néologisme avéré, au demeurant vulgaire et détestable. Un de mes propres correspondants ne m'écrirait pas : « De grâce, délivrez-nous de l'absurde néologisme *cependant que* » ; car *cependant que* est du meilleur français, et n'a d'autre défaut que d'être légèrement archaïque.

Il importe, par parenthèse, de ne pas prendre archaïsme et néologisme pour deux synonymes, l'un étant le contraire de l'autre... Ceci me fait ressouvenir que, pendant la guerre, un poète (mort depuis), décrivant un raid d'avions, trouva le mot *zénith* trop ordinaire et jugea plus élégant de chanter qu'il levait les yeux vers le *nadir*. Ces sortes d'erreurs sont très fâcheuses. On risque de faire rire les primaires, et il ne faut jamais, autant que possible, leur apprêter à rire.

Mon correspondant, qui n'aime pas *cependant que*, imagine que *cependant* signifie exclusivement *néanmoins* ou *toutefois*, et non *pendant ce* : or, c'est le sens d'origine, un enfant le devinerait. *Cependant*, au sens

de *pourtant*, m'amène à la question de *tout de même* : je ne l'esquiverai pas, et je veux à mon tour étonner mes lecteurs par mon *tolérantisme*. Je sais fort bien, on me fera la grâce de le croire, que *tout de même* veut dire à la rigueur *de même*, seulement avec un peu plus de force et avec la différence du superlatif au positif ; mais je ne condamne aucunement l'usage de l'employer au sens de *nonobstant*. J'ai même un faible pour ce *tout de même*. Je me suis permis de traduire ainsi deux charmantes répliques de l'*Alcibiade* de Platon :

A. — Tu plaisantes, ô Socrate ?

S. — Peut-être... mais je dis *tout de même* des vérités.

Changez *tout de même* et le ton n'y sera plus. D'ailleurs, cela s'analyse fort raisonnablement : je dis des vérités, *tout de même* que si je ne plaisantais pas. Il n'y a qu'une ellipse un peu forte.

Je veux finir sur une dernière réhabilitation. Je ne hais pas la locution très familière « en bras de chemise », plutôt que « en manches de chemise ». Je vais terriblement

choquer une lectrice, qui m'écrit : « Une chemise a-t-elle des bras ? » Que cette objection est bien d'une femme ! En effet, les chemises de femme n'ont ni bras ni manches. J'ai même idée qu'elles n'ont plus de corps et que nos compagnes, à l'exemple de M^{me} Hamelin et d'autres beautés du Directoire, ont supprimé purement et simplement, anéanti ce vêtement de dessous inutile. Mais pourquoi les chemises des hommes n'auraient-elles point de bras, quand leurs pantalons ont des jambes ?



LES DÉLICATS SONT MALHEUREUX (II)

Nul, depuis Despréaux, n'a plus le droit d'ignorer que le Français est né malin. Il en a donné, grâce au ciel, d'autres preuves que l'invention du vaudeville. Je nierai moins que personne la malice de mes compatriotes, car elle s'exerce à mes dépens chaque jour. On m'écrit de tous les côtés pour me signaler des fautes de français : ai-je besoin de dire que l'on trouve plaisant (et l'on n'a point tort) de les relever toutes, comme par hasard, chez nos collaborateurs ?

Je me doute bien qu'ils ne sont pas sans péché, ni moi. Les plus illustres auteurs n'ont pas la conscience nette, et Bossuet lui-même a hasardé à contre-sens deux ou trois *rien moins que*, qui ne valent pas mieux

que les *il n'y a pas que* de monsieur... Ah ! Dieu ! j'ai failli le nommer, et parler de corde dans la maison du pendu ! Je ne me flatte donc pas que les rédacteurs de ce journal ne commettent jamais aucune faute ; mais, c'est comme un fait exprès, toutes les fautes, ou à peu près, qu'on leur reproche sont d'une irréprochable correction.

Tel s'étonne qu'un membre de l'Académie française écrive *voire même*. Il serait encore plus surprenant qu'un académicien fût scrupule de l'écrire, quand le dictionnaire de l'Académie l'admet, en alléguant cette phrase pour exemple : « Ce remède est inutile, voire même pernicieux. » Je rappelle que *voire* signifie au propre *vraiment*, et que *voire même* n'est donc point un pléonasme.

Un autre des Quarante a, paraît-il, lâché cette expression familière : « Je *rouvre* Corneille... », et voici l'un de nos lecteurs scandalisé. Il me pardonnera de ne l'être point. Ne lui souvient-il donc pas que le 19 février 1701 (exactement) M^{me} de Maintenon écrivait au cardinal de Noailles : « La vie des

saints est en mépris : Grenade, Rodriguès, saint François de Sales sont à peine ouverts » ? Si dès la première année du dix-huitième siècle la syntaxe française permettait d'ouvrir Grenade, Rodriguès et saint François de Sales, pourrait-elle sans inconséquence défendre aux personnes pieuses de les rouvrir, ou aux amateurs du genre tragique de rouvrir Corneille ?

Suzanne Brohan, qui avait, à ce que l'on raconte, infiniment d'esprit, achevait un soir de s'habiller dans sa loge, à la Comédie-Française, quand une de ses camarades heurta rudement à la porte en criant :

— Ouvre-moi !

— Me prends-tu pour une écaillère ? répliqua la fameuse comédienne.

C'est un mot, mais ce n'est qu'un mot. *Ouvre-moi*, dans le sens de *Ouvre-moi la porte*, est de bon français. De même, *j'ouvre* ou *je rouvre Corneille*. *Ouvre-moi* n'est qu'une ellipse, tandis que *je rouvre Corneille*, pour les œuvres de Corneille, est bel et bien une métonymie, peut-être même une manière de synecdoche.

Je trouve plus justifiées les alarmes d'un autre lecteur qui a bien voulu découper à mon intention, dans une feuille de province, un article relatif à la récente ordonnance de M. Chiappe contre les bruits de la rue. Le chroniqueur appelle ceux qui font du bruit des *bruiteurs*, et mon correspondant témoigne la crainte que les ignorants, les snobs et les amateurs de choses nouvelles n'adoptent incontinent ce néologisme biscornu. Il est vrai que les plus grands écrivains ont forgé des mots de cette sorte, par plaisanterie et sans croire que leur imprudence pût avoir des suites fâcheuses ; mais peut-être qu'en effet, dans l'état de crise où est la langue, les grands écrivains d'aujourd'hui feraient bien de modérer leur faculté créatrice.

On aimerait aussi ne pas lire, à Marseille, sur les affiches de corridas que « les taureaux seront *simulacrés* ». Quelqu'un nous écrit de la Canebière : « Cela veut dire qu'au lieu de tuer la bête, la *prima spada* procédera au simulacre de cette opération, en lui plantant une banderille où autrement on de-

vrait enfoncer l'épée. » C'est fort bien, mais je supplie la Société protectrice des animaux de ne pas réclamer l'inscription du verbe *simulacrer* au dictionnaire, dût-on même à ce prix *simulacrer* aussi les pauvres chevaux.



LE BON PLAISIR

Il paraît qu'en Belgique on dit couramment et l'on écrit : « Un tel a démenti *avoir fait* telle chose... Les journaux ont démenti *que* telle chose *fût* arrivée. » Un lecteur de Bruxelles s'en émeut, et me demande ce que j'en pense. Il m'allègue Bescherelle, Littré et l'Académie, où l'on ne trouve que démentir soit une personne ou une chose, mais point d'exemple de démentir devant un infinitif, et surtout de démentir que...

Mon correspondant soupçonne-t-il qu'à propos du cas particulier de démentir, qui seul semble l'intéresser et gêner sa conscience, il met imprudemment le doigt sur l'une des difficultés les plus agaçantes de

notre syntaxe ? Quels sont les verbes après lesquels on a le droit de mettre à l'infinitif un autre verbe qui en dépend, ou au subjonctif avec un *que* entre les deux ? J'entends que, si l'on se soucie d'obéir à l'usage des classiques, il suffit de consulter un dictionnaire dont l'auteur, par l'abondance et le choix judicieux de ses exemples, témoigne les connaître bien. On y trouve ordinairement, à l'article de chaque verbe, soit la mention « s'emploie avec l'infinitif, s'emploie avec *que* », soit, au lieu de la mention « ne s'emploie pas », un air d'oubli et un froid silence d'où l'on doit sans doute inférer que le verbe dont il s'agit ne veut, comme parlent les grammairiens, ni le *que* ni l'infinitif et, en conséquence, ne veut rien du tout. Si le lexicographe ne nous en instruit pas franchement et juge plus commode de se taire, j'ai idée que c'est parce qu'il serait bien embarrassé de nous dire pourquoi, en vertu de quelle autorité, de quel arbitraire, de quel bon plaisir, tel verbe s'emploie et tel autre ne s'emploie pas avec l'infinitif ou avec *que*.

Il est convenu que la raison n'a que fort peu de part à la grammaire, et que les fantaisies de l'usage y font loi ; mais ce maître souverain n'abuse-t-il pas quelquefois, singulièrement ici, du droit qu'il s'est conféré lui-même de ne tenir nul compte de la logique ? Si vous cherchez dans le Littré ce maudit *que* (il y tient plus de place qu'il n'est gros), et si vous avez l'heureuse fortune de ne pas vous égarer parmi les nombreuses colonnes qu'il y occupe du haut jusques en bas, vous verrez, entre autres belles choses, que les verbes qui veulent *de* quand ils ont un nom pour régime, peuvent se construire avec *que*, s'ils gouvernent un autre verbe. Littré cite *avertir* et *informer*. On avertit ou l'on informe quelqu'un *de* quelque chose, et l'on a également le droit de dire : « Je vous avertis ou je vous informe que je viendrai demain. » Par parenthèse, je n'aime guère *informer que*, mais passons : ce scrupule fait voir trop de délicatesse.

Littré devrait également, et mieux, citer *instruire*, que j'écrivais ci-dessus. On dit

instruire *de* et instruire *que*. Mais on dit se réjouir *de*, et je cherche en vain (chez les classiques) des exemples de se réjouir *que*. Se féliciter subit le même sort. On se félicite *de*, et tout au plus se félicite-t-on *de ce que*. Faut-il dire aussi se réjouir *de ce que* ? Cela est bien lourd, et pour quel motif me défendrait-on de supprimer cette lourdeur, quand tous les écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle ont retranché, après *s'attendre et consentir*, un *à ce que* bien autrement justifié ? Il n'y a guère qu'une centaine d'années que cet *à ce que* raisonnable, mais déplaisant à l'oreille, a commencé de s'insinuer dans les journaux, puis dans les livres, et dans les entretiens des honnêtes gens qui ne savent donc plus que Molière a écrit :

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout.

Pour revenir après ces longs détours au *démentir* qui chagrine mon correspondant de Bruxelles, je lui remontrerais que si un raisonnement était valable en ces matières,

« démentir avoir fait » serait certes condamnable, mais avec des circonstances atténuantes : vu qu'un infinitif est une sorte de substantif, et qu'il n'y a pas grande différence entre démentir une chose et démentir l'avoir faite ou dite. Néanmoins, cette dernière expression est indubitablement vicieuse. Je vous supplie de ne pas me demander pourquoi, car je serais réduit à vous répondre : « parce que ». Quant à *démentir que*, naturellement, il n'en saurait être question.



TROIS LETTRES

J'ai reçu trois lettres. La première, ainsi qu'une chanson qui naguère faisait fureur, débute par ces mots : « C'est du bague que je vous écris ». La deuxième, par ceux-ci : « Je ne suis qu'un petit garçon de dix-sept ans qui n'en est encore qu'à sa philosophie... » On voit bien que ce jeune philosophe a lu Platon, puisqu'il veut qu'à dix-sept ans sonnés on l'appelle encore un enfant, comme ceux qui tiraient Socrate par le pan de son manteau et lui disaient :

— Nous te tenons, ô merveilleux. Nous ne te lâcherons pas que tu ne nous aies répondu.

La troisième lettre émane, comme on dit, de notre collaborateur Georges Bourdon,

qui n'est ni au bain ni au collège (parions qu'il ne regrette ni l'un ni l'autre) : il passe ses vacances à Etretat. Ses vacances sont laborieuses, si j'en juge par ce qu'il m'écrit. Il a dû relire la *Phèdre* de Racine, il ne me dit pas pour quel motif, mais a-t-on besoin de motif, et même de prétexte, pour relire *Phèdre* ? Il ne l'avait pas sous la main, il a fait venir du Havre une édition à l'usage des classes ; et il y a relevé, page 54 (Acte V, Scène VII), où se trouve la réplique de Thésée :

Je consens que mes yeux soient toujours abusés

cette belle note :

« JE CONSENS (à ce) QUE. »

« Etonnez-vous donc, ajoute M. Georges Bourdon, si les jeunes élèves qui ont étudié *Phèdre* dans cette édition tournent plus tard des phrases de cette venue : « *M. Poincaré a consenti à ce que la question soit solutionnée* ». Ce commentaire me semble excellent, je le souscris, sans plus.

La lettre du bain traite également des prépositions qui doivent ou ne doivent

pas suivre certains verbes ; mais d'abord je prie mes lecteurs d'observer jusques en quels lointains et tristes lieux on a souci de maintenir notre langue. Cela n'est-il pas touchant ? Les questions de grammaire passionnent en vérité tous les Français, à l'exception de quelques hommes de lettres illettrés.

Dans un livre que je ne saurais louer, mais que je sens moins de dispositions encore à critiquer, *Xavier ou les entretiens sur la grammaire française*, mon correspondant de la Guyane relève avec surprise : *solliciter de*, *consentir de*, *préférer de*, *commencer de* et *aimer de*. Pour *solliciter de*, il n'insiste pas, et il a raison, vu que la seule construction régulière est *solliciter quelqu'un de quelque chose* ; mais il me demande s'il faut dire *consentir de* ou *consentir à*, *commencer de*, ou *commencer à*, *préférer*, *aimer de faire ceci ou cela*, ou bien *préférer*, *aimer faire* sans *de*. Les deux sont corrects, et comme il n'y a pas de nuance saisissable, pourquoi se priverait-on d'une commodité qui permet d'éviter des hiatus et de ménager l'eu-

phonie ? Je dois loyalement reconnaître que je ne m'accorde pas en ce point avec Vaugelas. Il n'admettait pas *commencer de*, et voulait que l'on écrivît : *il commença à avoir* plutôt que *il commença d'avoir*, parce que, disait-il, un son rude vaut mieux qu'une faute. C'est vrai ; mais tous les classiques ayant légitimé *commencer de*, la cause est entendue.

Il y a encore, dans ma lettre de la Guyane, des considérations assez troubles sur le participe conjugué avec *avoir*. Elles me serviront du moins de transition pour arriver à la lettre de mon jeune philosophe, qui souhaiterait que ce participe s'accordât toujours avec le régime, placé avant ou après, et qui allègue fort judicieusement les vers fameux de Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil...

Rien ne saurait mieux que cet exemple faire comprendre aux primaires les plus obtus pourquoi le participe conjugué avec *avoir*

s'accorde avec le régime : c'est la robe qui est *décloze*. Toutefois, l'usage s'est établi de ne marquer l'accord que si ce régime est placé avant, parce que, sinon, la personne à qui l'on parle n'en peut pressentir ni le genre ni le nombre. Mais cela est subtil, et la doctrine de mon jeune philosophe serait plus raisonnable, en même temps que plus accessible, comme il l'observe lui-même, « à toutes les intelligences petites ou grandes ».

... Ma remarque d'aujourd'hui me semble bien sévère : je veux finir sur une note gaie. Tout à l'heure, dans un casino flambant neuf de la côte basque, j'ai vu de mes yeux, accroché à une balustrade fraîchement peinte, un écriteau qui portait ce seul mot : *Attenture*. J'ai compris, après y avoir rêvé quelques instants, que cela signifiait *ATTEN[tion à la pein]TURE*. C'est une crase, une simple crase, et vraiment de ce temps-ci, où l'on n'a le temps de rien, même d'articuler. Ce néologisme cocasse m'a semblé d'ailleurs en parfaite harmonie avec l'architecture dudit casino, moderne au delà de toute expression.

LE PÉRIL DES MOTS ÉTRANGERS

Je suis né bourgeois, je respecte le droit de propriété. Le droit de réponse me paraît être de même sorte, et n'autoriser pas seulement l'usage, mais l'abus. Aussi ferais-je conscience de ne point publier ici une semonce, que je ne méritais pas, mais que j'ai bien reçue, d'*Illisible*, notre plus vieil abonné.

Illisible est irascible, et m'écrit :

« Monsieur, il n'y a pas à Paris un journal, une revue capables de reproduire des mots espagnols sans les écorcher. Ou bien, sous prétexte d'espagnol, ils nous servent de l'italien. C'est ce que vous avez fait en parlant de *prima spada* : vous deviez écrire, à l'espagnole, *primera espada*. »

Il s'agissait — mes lecteurs s'en souviennent-ils ? — des taureaux *simulacrés*, et la faute est imputable à un correspondant de Marseille, qui me signalait ce néologisme technique. N'importe, j'aurais dû vérifier, ainsi que me le remontre *Illisible*. Je l'aurais dû. L'aurais-je pu ? Oui et non. Je suis présentement sur la côte basque, je n'ai aucun dictionnaire sous la main. En revanche, je suis entouré d'Espagnols, je les entends parler du matin au soir, et quelquefois la nuit. Ce n'est pas une raison pour que je les comprenne. En outre, je me méfie. Meilhac et Halévy ont été les maîtres de ma jeunesse. Ils m'ont enseigné qu'il y a des gens qui se disent Espagnols et qui ne sont pas du tout Espagnols. Mon expérience personnelle m'a instruit qu'il y en a encore bien plus qui se vantent de savoir l'espagnol et qui ne savent pas du tout l'espagnol. *Illisible* le sait-il autant qu'il veut bien le dire ? Il n'a plus rien à me demander, maintenant que j'ai inséré sa réponse, et je suis libre de le traiter en mon commentaire ainsi qu'en leurs considérants les juges

qui acquittent de mauvaise grâce un prévenu.

Enfin, l'avouerai-je ? la faute qu'*Illisible* me reproche et que j'ai commise de seconde main me semble vénielle. Je trouve moins répréhensible de parler italien en espagnol que de parler une espèce de sabir espagnol et de se figurer qu'on parle français. Justement, tandis que j'écris ces lignes, j'ai devant les yeux l'affiche d'une corrida qui a lieu à Bayonne le dimanche 9 septembre. Cette corrida sera « intégralement formelle », ce qui signifie, je présume, que les taureaux ne seront pas *simulacrés*. On annonce, en effet, que ces taureaux, qui ne sont pas exactement des taureaux, mais, si près de la frontière, des *toros*, au nombre de six, sans compter un taureau de réserve, un taureau pour la soif, que ces six taureaux, dis-je, qui font sept *toros*, comme les trois mousquetaires en faisaient quatre, seront tout de bon « travaillés, banderillés, estoqués... », je n'invente rien.

Passe pour *travaillés*, naturellement, et je ne jurerais pas, si loin de mon Littré, qu'es-

toqués ne soit pas de bon vieux français ; mais *banderillés* est impayable. Combien de fois faudra-t-il répéter que le français n'est pas l'anglais, encore moins le nègre, et qu'il ne nous est pas loisible de transformer en infinitif de verbe le premier substantif venu ?

J'ajoute que nous ferions sage de n'adopter les mots étrangers que sous bénéfice d'inventaire, après nous être bien enquis de leurs origines et de leurs antécédents. La nouvelle loi de la naturalisation ne vaut déjà pas grand chose pour les personnes, elle est pire encore pour le vocabulaire ; mais tout ce que j'en pourrai dire n'y fera rien : on continuera de naturaliser gens et mots comme dans une raffe.

Cependant, il est un terme contre lequel je me reprocherais de ne pas élever une tardive, d'ailleurs inutile protestation : c'est *villégiature*, que nous avons pris de l'italien, comme naguère *désinvolture*. Mon Dieu ! je ne hais pas *désinvolture*, et je laisserais passer *villégiature*, qui n'offense pas l'oreille, si les jargonneurs (il fallait s'y attendre) ne

s'étaient empressés de forger le verbe correspondant ; et comme ces pilleurs d'italien n'en savent pas une syllabe, ignorant que *villegiatura* dérive de *villeggiare*, ils ont fait dériver de *villégiature*... *villégiaturer* !

C'est pourquoi les personnes qui se piquent de s'exprimer avec distinction vous disent, environ la mi-juin :

— Où *villégiaturerez-vous* cet été ?

Il serait trop simple de dire : « Où irez-vous à la campagne ? »

Avertissons-les — mais à quoi bon ? — que cet horrible *villégiaturer* est, de surcroît, un comble de ridicule.



LE PÉRIL DES MOTS ÉTRANGERS (II)

Il n'est pas moins hasardeux de parler à tort et à travers latin ou grec que de parler anglais ou allemand, italien ou espagnol. Les langues classiques, les langues mortes sont, comme la Savoie et son duc, pleines de précipices : et il y a, outre le ridicule, une certaine pédanterie désobligeante à courir quand rien ne vous y force, le risque de s'y laisser choir.

De deux choses l'une : ou bien celui qui se mêle de parler latin et grec sait le latin et le grec, ou bien il ignore ces deux langues. Je néglige la classe intermédiaire des jeunes élèves devenus vieux, qui, sans les avoir jamais sues, du moins les ont apprises. C'est

eux qui commettent les pires pataquès quand ils évoquent leurs souvenirs de collège.

Voilà quelques années, un industriel, qui fabriquait des accessoires d'automobiles, avait jugé à propos de nommer l'un d'eux le *Nil melior*. Le bonhomme Chrysale lui-même conviendrait que ce solécisme est irritant. Un cordonnier de province, qui se qualifiait sans doute *chausseur*, inventa sur ces entrefaites un talon inusable et l'appela le *Nil melius* : il n'y a plus de solécimse, mais grâce à Dieu il y a encore de quoi rire, et le talon *Nil melius* n'est guère moins comique ni prétentieux que la dynamo *Nil melior*.

D'ailleurs, correctes ou non, ces fantaisies ne pouvaient faire grand mal à notre français puisque les deux industriels, le mécanicien et le cordonnier, parlaient latin en latin. On ne saurait contribuer à corrompre notre vocabulaire que si l'on y insinue hypocritement, sous le masque d'une de nos désinences usuelles, des termes empruntés à Cicéron, à Virgile ou à Platon. Seuls, des gens très instruits, des philologues peuvent s'of-

frir ce luxe : j'ai déjà eu maintes occasions de dire que philologues et savants sont les plus dangereux ennemis de la langue française. On ne se méfie pas d'eux, on a tort.

Un de mes lecteurs me signale chez Anatole France, avec tristesse, mais non pas avec l'indignation que je souhaiterais, le vilain adjectif *portentoux*. Il ajoute : « Victor Hugo, qui savait aussi le latin, a intitulé un chapitre des *Travailleurs de la Mer* : *Portentosum mare*. Victor Hugo n'aurait pas écrit : la mer portenteuse. » C'est que Victor Hugo ne se souciait pas de parler comme l'écolier limousin de Rabelais, qui *transfre-tait la Sequane*, quand il est si simple de la passer et de l'appeler la Seine, comme tout le monde. Anatole France ne haïssait pas à faire l'écolier limousin. M. J.-J. Brousson, qui ne nous laissera ignorer aucune de ses faiblesses, nous assure qu'il se vantait de très bien savoir la grammaire latine et de ne pas savoir du tout la grammaire française. Avouerais-je que la drôlerie de ce paradoxe m'échappe ?

M. Bergeret emploie aussi volontiers l'ad-

jectif *contumélieux*. Je ne crois pas qu'il l'ait forgé lui-même, et l'on en trouverait de vieux exemples ; mais à quoi bon ressusciter un qualificatif sans grâce, inutile et complètement tombé en désuétude ? De quel droit ? A quel titre ? La Bruyère trouvait que *cil* fut en son temps le plus joli mot de la langue française ; mais, sa mauvaise fortune l'ayant fait naître en un temps qui n'était plus celui de *cil*, l'auteur des *Caractères* se bornait à regretter ce joli mot et ne songeait pas à le remettre dans la circulation. Il se faisait une raison.

Contumélieux n'a jamais été, ni de son temps ni du nôtre, le plus joli mot de la langue française, et l'on ne voit pas par où il a pu séduire même cet ami trop exclusif de la grammaire latine. S'il s'agit de montrer que l'on sait le sens de *contumelia*, outrage ou injure, le moindre élève de quatrième est bien aussi savant. *Contumélieux* est le parfait exemplaire de l'archaïsme et du latinisme que rien n'autorise ni ne justifie.

La morale de cette remarque est que le

bon usage n'est compatible avec aucune sorte d'affectation, et que la *latinomanie* ou la *grécomanie* ne valent pas mieux que l'*anglomanie*.



LES MOQUEURS SONT SOUVENT MOQUÉS

Je laisse à penser si l'on épluche ce journal et si l'on y cherche la petite bête : c'est un peu ma faute, je m'en excuse auprès de mes collaborateurs. Un lecteur ayant, ces jours derniers, rencontré dans nos colonnes le verbe *moquer* suivi tout tranquillement d'un complément direct, ni plus ni moins que *railler* ou *plaisanter*, s'en est ému. Par parenthèse, quelle curieuse étude l'on pourrait faire de la sensibilité des Français en matière grammaticale ! Elle est touchante, et elle se conçoit : nous sommes quasi le dernier peuple qui possède encore une gram-

maire. Hélas ! elle n'est séparée de la mort que par l'agonie. Mais... ils n'en ont pas en Angleterre.

Notre lecteur donc, notre lecteur passionné (on voit bien qu'il n'est pas écrivain de profession) nous demande si c'est une faute d'employer *moquer* activement. Une faute, non, mais un fort archaïsme. Il est vrai que, dans ce royaume du langage ou l'usage règne souverainement, l'archaïsme est bien près de la faute. Ce n'est pas une raison pour ne pas tenter parfois de faire revivre quelque vieille façon de parler qui semble regrettable, si l'on a qualité et autorité ; mais on risque gros. Ces aventures téméraires sont, toutes proportions gardées, comme les révolutions qui, selon qu'elles réussissent ou qu'elles échouent, vous mènent au Panthéon ou au bague : il n'y a pas de milieu. Les réformateurs du dictionnaires n'encourent ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Moquer, depuis deux cent cinquante ans et davantage, n'est plus qu'un verbe réfléchi, et cependant n'a point perdu la voix pas-

sive en même temps qu'il perdait l'active. Richelet, qui ne donne que *se moquer*, cite, parmi les exemples de *moqué* participe et adjectif : « Les moqueurs sont souvent moqués. » — « La vertu, a dit Massillon, autrefois étrangère et moquée à la Cour. » Avant l'âge classique, *moquer* actif était courant :

Et que le mocqueur soit à mocquer si adestre
Que le mocqué s'en rie et ne pense pas l'estre.
(RONSARD).

Amyot écrit joliment : *s'entremoque*.

Naturellement, du temps que l'on disait *moquer* quelque chose ou quelqu'un, on disait aussi *se faire moquer*, de même que l'on dit *se faire caresser* ou *se faire battre* ; il est clair, si l'on y réfléchit quinze secondes, le quart d'une minute, que *se faire moquer* se suffit à soi-même et que l'on n'a besoin d'y rien ajouter ; mais les gens qui ne savent pas le français ont toujours peur de n'en pas dire assez long pour être compris : aussi ont-ils inventé cette expression barbare, *se faire moquer de soi*, que nulle syn-

taxe ne parvient à expliquer, si complaisante soit elle.

Ne dénigrons pas de parti pris le temps présent et ne soyons pas trop *laudatores temporis acti* : cette faute, d'aspect primaire, date justement de l'époque ancienne où *moquer* était, entre les verbes, l'un des plus actifs. On lit dans *la Sagesse* de Pierre Charron que « la vieillesse se fait mocquer d'elle ». C'est bien la peine d'être mort en 1603 ! On ne peut se défendre d'un mouvement de colère contre ce moraliste du xvi^e siècle qui préfigurait les cacographies du xx^e, et l'on a bonne envie de dire, à la manière de Victor Hugo : « Pierre Charron ! Autrefois le patriarche des esprits forts, aujourd'hui une rue. »

En dépit de ce lointain précédent, *la vieillesse se fait moquer d'elle* est une façon de mal parler exactement dans le goût de notre actuelle barbarie ; et par exemple nous avons la manie de traiter le verbe *faire* comme Charron *fit* une fois, par mégarde espérons-le, le verbe *moquer*. « *Faire*, dit Littré, sert à remplacer un verbe qu'il faudrait répéter,

et prend alors la signification de ce verbe. »
Il allègue Corneille (*Horace* II, 3) :

Elle m'estime autant que Rome vous a fait.

Il allègue Molière (*Sganarelle*, 5) :

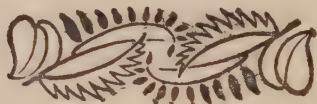
Ah ! que j'ai de dépit que la loi n'autorise
A changer de mari comme on fait de chemise !

Il allègue Voltaire, au livre IV de l'*Histoire de Charles XII* :

« Charles voulait braver les saisons comme
il faisait ses ennemis. »

Aujourd'hui, on ne manquerait pas
d'écrire : *comme il faisait DE ses ennemis.*

Et c'est ainsi qu'une langue perd, en
même temps que ses nuances les plus déli-
cates, toutes ses grâces une à une.



ON NOUS GUETTE

Les étrangers ont l'œil sur nous, et leur regard n'est pas bienveillant. Evitons, autant que possible, de leur donner matière à nous critiquer justement ou à se moquer de nous.

Quelqu'un m'écrit :

« Monsieur, une étrangère m'a remis pour vous le coupon ci-joint. (Le coupon ci-joint est de la Comédie-Française.) On y peut lire, comme vous voyez, que *Les dames sont admises sans chapeau ni coiffure*. Mon amie, pensant que cela était *ad libitum*, avait résolu de ne profiter ni de l'une ni de l'autre licence, et de se coiffer, mais de ne pas retirer son chapeau. Le

contrôleur lui expliqua sans ménagement les finesses de notre langue. Elle se jura de n'aller plus dorénavant au théâtre que nu-tête. Le lendemain, elle allait pénétrer dans un music-hall, quand elle lut à la porte : *Les dames sont admises EN chapeau* ; et comme elle était nu-tête, elle crut devoir retourner à la maison. »

Mon correspondant me demande quel est le bon français, celui de la Comédie ou celui du music-hall. Hélas ! ni celui-là, ni celui-ci ; mais, pour le music-hall, cela n'a aucune importance, il fallait s'y attendre. Il est plus regrettable que la Comédie-Française s'exprime, révérence parler, comme une vache espagnole, surtout dans le moment que l'on vient d'augmenter sa subvention. Ne serait-ce pas une façon ingénieuse et à la fois délicate de marquer au contribuable sa reconnaissance, que de se mettre en frais pour lui et de s'étudier à parler Vaugelas ?

A propos de vache espagnole (toute transition est bonne), je viens de recevoir une amusante réplique à *Illisible*, notre vieil

abonné qui me reprochait d'avoir écrit *prima spada* (en italien) pour *primera espada*, et qui ajoutait, de méchante humeur : « Il n'est pas à Paris un journal ni une revue capables de reproduire des mots espagnols sans les écorcher. »

« Votre censeur, m'écrit-on, illustre lui-même sa thèse ; car le mot *espada*, épée, est féminin s'il désigne l'arme, mais il est masculin s'il désigne le matador. *Illisible* devait donc écrire, à l'espagnole, *primer espada*. »

Qui croire ? Je me récuse, mais j'infère de tout ceci que la prudence nous conseille de n'user point de mots empruntés aux langues étrangères si nous ne les savons pas. Cette recommandation s'adresse particulièrement aux personnes qui voudraient bien avoir l'air de savoir l'anglais, et qui pensent faire illusion si elles mettent après les noms communs ou propres une apostrophe suivie d'une *s*, ou *si*, deux mots étant donnés, elles placent en premier celui qui serait le second en français, en second celui qui serait le premier. Les clowns, qui vont par familles (naturelles ou factices) comme les girls, ont la

rage de s'inscrire au programme avec l'apostrophe et l's. Il paraît que, sans cela, le bon public ne voudrait jamais croire qu'ils viennent de l'autre côté de l'eau. C'est précisément ce qui prouve qu'ils viennent de Levallois-Perret. Georges Feydeau, qui apparemment savait l'anglais ou qui s'était informé, a bien intitulé sa célèbre pièce *la Dame de chez Maxim* ; mais nous avons eu depuis un *Chasseur de chez Maxim's*.

Une autre manie extravagante est d'affubler d'une orthographe anglaise les noms de pays ou de villes qui ne sont pas de langue anglaise. André Thérive signalait ces jours derniers l'étrange habitude que « toute la presse a depuis quelques mois de dater ainsi certaines dépêches : *Mexico-City*, 15 septembre... ou bien : *Un assassinat à Mexico-City...* », et raillait fort utilement de « cette façon ridicule de désigner la ville de Mexico, qui jusqu'à nouvel ordre est de langue espagnole ». Mais c'est, explique-t-il, que l'on ne sait pas traduire les communiqués des agences américaines : elles disent *Mexico-City* pour distinguer la capitale et la contrée,

qui portent le même nom en anglais. En français il ne saurait y avoir confusion entre Mexico et Mexique.

Mexique et Mexico montrent bien comment les noms de lieux, tantôt sont traduits en français tant bien que mal, et tantôt simplement transcrits. L'usage en décide, mais il ne devrait pas lui être permis de les défigurer au point d'en rendre méconnaissable l'étymologie, surtout quand elle saute aux yeux. J'alléguerai pour exemple la Pennsylvanie, qui fut, dit la *Grande Encyclopédie*, « l'un des treize Etats originaires de l'Union nord-américaine. Son nom (la Sylvanie de Penn) rappelle son fondateur et sa nature boisée. » N'est-il pas, en conséquence, absurde d'écrire (comme tout le monde fait) *Pensylvanie* avec une seule *n*, et de prononcer *pin*, — même si c'est à dessein de rappeler encore mieux la nature boisée du pays ?



MALHERBE VINT

Malherbe, qui était enfin venu, est reparti et a quitté ce bas monde le 16 octobre 1628. Il y aura, dans trois jours, trois cents ans. Les gens qui se flattent de savoir le français sous prétexte que c'est leur langue maternelle, mais qui n'en ont aucune teinture, disent pour le faire court : *tricentenaire*. Mettons « troisième centenaire », qui est à peine plus long, et n'en parlons plus.

On fête cet anniversaire et l'on me prie de m'associer à la commémoration. Je ne saurais honnêtement me dérober, bien que je me demande à quel titre : Malherbe n'était pas grammairien. Toutefois, il tenait un emploi de régent dans la république des lettres,

et j'ai un intérêt singulier à me parer de son nom cette semaine. Voilà, non pas trois cents ans, mais une année entière que j'ai entrepris de défendre notre doux parler français contre les barbares de l'étranger ou de l'intérieur, et cette remarque est la cinquante-deuxième. J'ai tenu tout un an : le moment me paraît venu de suivre le conseil de Bossuet. « Il faut, disait-il, avoir certains temps marqués par quelque grand événement auquel on rapporte tout le reste ; c'est ce qui s'appelle époque, d'un mot grec qui signifie s'arrêter, parce qu'on s'arrête pour considérer comme d'un lieu de repos tout ce qui est arrivé devant ou après. »

Autant faire halte ici qu'ailleurs, et prendre quelques instants de repos auprès du monument de Malherbe. Relisons Boileau, à l'ombre

Des belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir.

L'auteur de l'*Art poétique* nous assure que Malherbe

D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir ;

et peut-être n'est-ce point ici la syntaxe, mais plutôt le style et l'ordonnance de ses discours qu'il entend louer ; mais il ajoute :

Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.

Je serais fâché de contrister les personnes qui admirent Boileau parce que l'on s'est aperçu qu'il versifiait comme Baudelaire ; je demeure persuadé, après avoir lu un récent et très bel article de M. Jacques Bainville, qu'il fut par éclairs un vrai poète ; mais il faut convenir que ses idées sur l'histoire de notre littérature sont ordinairement extravagantes. Malherbe, ce sage écrivain, n'a nullement réparé la langue : tout au plus l'a-t-il appauvrie, sans discernement. Ses disciples ont suivi cet exemple, et Fénelon, mieux avisé que Boileau, ne leur en fait pas compliment dans sa lettre à l'Académie.

Malherbe n'avait pas cet instinct, ou ce flair qui avertit l'écrivain que tel mot vieillit

et va mourir. Chose curieuse, son vocabulaire est plein d'archaïsmes qui lui ont à peine survécu. Il écrit encore *ramentevoir* pour *rappeler*, *caver* pour *creuser*, et — oserai-je citer cette horreur ? — *accouple-ment* pour *mariage*. Sa muse, dans les occasions, ne craint pas de parler grec et latin en français, tout comme celle de Ronsard ; mais sans doute Boileau n'avait-il point lu ces quatre vers :

Nos jours passent comme le vent ;
Les plaisirs nous vont décevant,
Et toutes les faveurs humaines
Sont HÉMÉROCALLEs d'un jour.

J'espère aussi que Boileau, quand il disait :

Les stances avec grâce apprirent à tomber,

ne faisait pas allusion à cette chute :

...et ceux qui sont contents
Ne le sont pas longtemps.

Mais ceci n'est plus de ma compétence,

Revenons au rudiment et à la vieillesse du prétendu réparateur de la langue.

Il est l'un des derniers qui aient employé le futur du verbe *ouïr* :

Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser N'ORRA plus de tambours.

Corneille a dit encore, après lui :

Son sang criera vengeance et je ne l'ORRAI pas.

De savants éditeurs ont imprimé : N'AURA plus de tambours... et je ne L'AURAI pas. Cette bévue est comique.

Enfin, il abuse d'une inversion qui, d'ailleurs, n'est point sans grâce, et place constamment le régime direct entre l'auxiliaire et le participe : les instituteurs primaires eux-mêmes comprendraient, s'ils lisaient Malherbe, pourquoi il est raisonnable que le participe conjugué avec *avoir* s'accorde avec le régime si celui-ci le précède.

Avec cela, il devait avoir des idées fort saines sur le véritable bon usage, puisqu'il s'en rapportait sur cet article, non pas aux gens du beau monde, mais aux crocheteurs

du Port-aux foins. Un de nos confrères citait l'autre jour le mot tendre et admirable de Michelet : « Ce petit peuple de France, qui a fait la France. » C'est aussi le petit peuple de France qui a fait la langue française, qui la nourrit, et, si Dieu le permet, qui la maintiendra.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	v
Front unique	13
« Ne pas que »	17
Réaliser.	21
Le démon de la perversité.	25
L'école mutuelle.	30
De l'usage.	34
« Soi-disant »	38
Scrupules	42
Les mots révélateurs	46
L'interrogant bailli	50
Deuxième à l'interrogant bailli	54
Troisième et dernière à l'interrogant bailli.	58
Grand-mère, mère-grand	62
Investir	66
Les citations	71

Avant que, avant que ne...	76
Inconséquences	81
Fausse science, fausse élégance	84
Les petites fautes	88
Quelques horreurs.	92
Deuxième visite au musée des horreurs	97
Au musée des horreurs : Le rayon des sports	101
Au musée des horreurs : Les dons gratuits.	106
Le style Bragance	111
Inutilités.	116
« animateur »	120
Taine et l'argot	125
Vox clamantis in deserto	130
Séisme	134
Fausse pudeur	138
L'offensive des Apédeutes	143
L'amour malheureux du Grec. Le crime d'Émile Faguet	148
Le douteux verbe douter	153
Liquidation	157
Le secret de polichinelle et du subjonctif	161
La crise des réflexes.	166
Le subjonctif et la nuance.	170
Étatisme grammatical.	175
Le temps ne fait rien à l'affaire	179
Perles et crapauds.	183
« Mes pères, vous serez responsables... »	188
L'esprit de corps.	193
Surtout que (sic)	198
Les délicats sont malheureux.	202
Les délicats sont malheureux (II)	207
Le bon plaisir.	212

Trois lettres.	217
Le péril des mots étrangers.	222
Le péril des mots étrangers (II).	227
Les moqueurs sont souvent moqués.	232
On nous guette.	237
Malherbe vint.	242



E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 1-1929.

REMARQUES DE MONSIEUR LANCELOT.



P9-CIN-118

